

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50

Quatre mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

16<sup>ME</sup> ANNÉE, No 799.—SAMEDI, 26 AOUT 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents

Insertions subséquentes - - - 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



LA CHARITE.—Tableau de M. Van den Bos

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 26 AOUT 1899

## SOMMAIRE

TEXTE.—Quelques notes, par A. Pelletier.—Au fond de l'âme, par Aimé Patrie.—Nos gravures.—L'amour de la France en Acadie, par P. Poirier.—Poésie : L'été, par C. Vautel.—Souvenirs de Rome, par L. des Carries.—Les légendes de nos ancêtres, par H. LaRue.—L'ordre des êtres, par J. Verner.—Poésie : Une page du Canada, par A.-P. Dufourd.—Le général de Négrier.—La salle des fêtes de l'Expositio, par R. Hémond.—Rémémorance, par Eglantine.—Bibliographie.—Sur les roses.—Les contes de nos pères, par Arbasan.—La mode.—Mondanités.—Renseignements divers.—Conseils pratiques.—Jeux et amusements.—Gravure devinette.

GRAVURES.—Beaux-Arts : La Charité.—Portraits : M. le juge de Montigny ; L'hon. sénateur Belle-rose ; le général de Négrier ; Joseph Kelly.—Dernier écho des courses internationales de bicyclettes, à Montréal.—La salle des fêtes à l'Exposition de 1900.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## QUELQUES NOTES

Dame Vacances, chaque année, nous arrive souriante et joyeuse, parée des plus belles fleurs et captivante on ne peut plus. Un doux zéphyr la précède. Elle gazouille, fait des cajoleries et jette ses ceillades de tous côtés. Chacun—ou à peu près—est pris.

Pour les plus froids, elle a des pauses langoureuses, de l'éloquence dans le geste, des sourires de clair de lune, et, au coin de sa prune, une perle glisse doucement, attendrissante, invincible.

Il faut donc partir, suivre la brise et la Dame qui, alors, ralentissant sa course, captive les cœurs—jeunes et vieux, tous jouissent de ses enlacements, de ses baisers.

Les gens de la campagne profitent des vacances comme le poisson de l'onde caressante, si pleine de vie. Ils ont la sécurité, la quiétude dans un bonheur si naturel et certain, que l'idée même de sa fuite effleure à peine leur esprit. Mais pour nous, citadins, c'est différent. Nous sommes à la campagne ces malades qui, après plusieurs mois passés à la maison, respirent à longs traits l'air pur du dehors. Nous sommes ces pauvres qui tombent tout à coup dans l'abondance. Nous nous hâtons de jour de crainte que toutes ces douceurs longtemps attendues ne disparaissent aussitôt. Enfin, j'ose le dire, nous sommes de grands enfants.

Je vous écris de la campagne, lecteurs, à vous surtout, chères lectrices.

Dites donc, ne changeriez-vous pas vos courses dans les rues de la ville pour... Mais non, tiens, venez, la campagne est vaste, l'air si bon et l'onde, oh ! combien chantante et prodigue de charmes berceurs ; et puis encore tant et tant de bonnes choses que je vous souhaite.

Si vous le voulez, nous nous perdrons ensemble, sans but, sous bois, dans les prés, un peu partout.

C'est le matin.

Le coq en est au plus pathétique de son chant. Jack et Minette se poursuivent dans la rosée. La grosse chatte jaune s'amuse avec un oiselet mort. Quelques poulets cherchent leur nourriture en grattant le sable. Le maître de la ferme fait son *train* et parle à ses animaux comme s'ils pouvaient le comprendre et lui répondre. Ne le comprennent-ils pas ? Il attend leur réponse, reprend son discours comme il ferait avec ses meilleurs amis. Au milieu de la galerie, sur une chaise basse, une malade se berce à petits coups. A la maison une jeune fille prépare le repas du matin.

Assis sur le pas de la porte, je fume lentement et laisse vaguer ma rêverie.

Avec les bruits qui augmentent, je crois entendre la marche du soleil. Un vent parfumé court dans ma chevelure. La bonne senteur des "grillades au lard" vient exciter mon appétit. J'entends le pas rapide de ma jeune amie. Elle va du poêle à la table, à l'armoire, à la laiterie. Elle se presse ; je la suis du regard. Elle me sourit quand elle n'a pas le temps de m'adresser quelques paroles de sa voix qui chante. Gracieuse de forme, elle est élégante de manières. Sa lèvre est de rose et son œil, tour à tour vif ou calme, dit des choses que la langue ignore.

Bref, je voudrais être artiste pour la croquer.

\* \*

Le jour fuit. C'est l'heure de la promenade.

Je pars avec mon ami. Nous suivons paresseusement le cours d'une petite rivière comme on en voit dans les bois : onde tranquille, bleue, serpentante. Nous allons d'une roche à l'autre, laissant un point d'ombre pour un rayon de lumière. Nous lisons. Nous causons en écoutant le murmure du courant sur les cailloux.

Mon ami, dont l'âme est faite de poésie et de rêve, pense tout haut. Je suis avec intérêt ses descriptions un peu enthousiastes et si agréables.

D'ailleurs, la réalité nous subjugué, ici.

Le ciel semble avoir débordé sur la terre et nous en profitons bien.

C'est l'abondance ; nous le savons. Pourquoi n'en pas jouir ? C'est le bonheur ; nous saisissons avec fièvre le coin de son aile vaporeuse. Qui nous en blâmera ? Nous avons vingt ans ! Cela ne suffit-il pas pour attirer l'indulgence de ceux qui seraient tentés de sourire de pitié à nos joies ? Oh ! je vous en supplie, n'en riez pas,—il fait si bon se croire heureux ne fût-ce qu'un instant—surtout, ne nous le dites pas, vous dont l'âme est déçue peut-être par les ans. Laissez-nous nos illusions—c'est si peu—revenez aux jours d'antan et chantez la nature et celui qui l'a donnée si belle. Vibrez avec nous, vous dont le cœur bat à l'unisson du nôtre, amis inconnus, et vous aussi jeunes filles, sensibles de chair, roses épanouies aux chaudes caresses de l'affection, vous dont l'âme s'envole bien loin, le soir, quand tout dort à vos côtés, quand la lune glisse silencieusement dans les nuages de neige.

\* \*

C'est le crépuscule.

Les montagnes, là-bas, sont inondées par les vagues d'or du couchant. L'œil, ébloui de ce spectacle, se repose à la vue des beaux paysages du ciel. On y voit des fleuves, des bocages, des plaines immenses, des vallons, des ruisseaux d'argent ; et combien d'autres beautés encore !

A la ferme, tout repose, ou à peu près.

Dans le champ voisin, les vaches ruminent et beau-

glent en attendant les fermières qui, une à une, arrivent avec leur seau au lait.

Nous partons, ma jeune amie et moi.

La chaudière brillante de propreté se balance et crie dans nos mains. L'herbe se courbe sous nos pas. L'odeur du foin nous enivre. Un grillon nous arrête ; une fleur nous occupe. Nous effeuillons une marguerite. Le chant d'un fermier en retard vient jusqu'à nous, et le bruit des instruments agricoles se perd dans les blés mûrs.

Partout la grande voix de la nature et ses silences pleins de majesté !

\* \*

J'aime à revoir, par le cœur, tous ces lieux où j'ai vécu des heures si douces !

Jamais je ne les oublierai.

Je me souviens de ces causeries, le soir, près du pont où l'eau tombait et chantait son beau refrain mystérieux. Je me souviens de ces promenades à deux, au clair de la lune, sous les regards des étoiles. Je me rappelle le cours de la rivière, le sentier qui nous y mène, le grand orme au milieu du champ... Je revois tout dans les moindres détails, et je suis heureux de me souvenir.

Et je pense à vous qui m'avez laissé lire dans vos âmes et m'avez donné l'illusion du bonheur en me donnant votre franche amitié, à toi, Georges, à vous Clérinda.

*Antonio Pelletier*

## AU FOND DE L'ÂME

Amour, honneur, dévouement... Trois grands mots que beaucoup de gens répètent sans en comprendre le sens, et seulement par une habitude de faire chorus aux chants de ceux, mieux doués, qui ont le bonheur d'apprécier ces biens inestimables, ces sublimes vertus ; tel on voit, quelquefois, un artiste de troisième ordre dire, dans une langue qu'il ne comprend pas, la romance à la mode dont on lui a appris la musique des mots sans lui en traduire le sens.

Ils ont entendu des personnes, devant qui l'on s'incline, exalter ces choses, ils emboîtent le pas et font grand bruit de sentiments dont ils n'ont, au fond de l'âme, aucun vestige ; une abondance de paroles aux lèvres, mais le vide au cœur.

L'éclat de leurs discours emplît l'espace, et l'illusion que l'on conçoit de la délicatesse de leurs pensées voile souvent des fanges, telles ces végétations perfides croissant sur les abîmes, et dont les ramures, enlacées à la surface, cachent de hideuses profondeurs, que jamais nul soleil n'échauffe de ses feux salutaires.

Il faut admirer de loin, sans chercher à pénétrer les mystères abrités sous ces trompeurs dehors ; sitôt que l'on tente de scruter au delà du radeau verdoyant, on constate qu'il ne recouvrerait que des escarpements boueux ; si l'on ose soulever le masque de l'hypocrite, on reste épouvanté des horreurs qu'il abrite et avec l'immense dégoût que l'on sent subitement surgir en soi et se développer d'un coup, on éprouve, à part le désappointement inévitable et toujours douloureux, une vague sensation de honte, à la pensée qu'on ait pu égarer quelquefois une aveugle confiance sur un être indigne.

*Aimé Patrie*

La prière est la force de l'homme et la faiblesse de Dieu.—SAINT AUGUSTIN.

Lorsque Dieu forma le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons.—BOSSUET.

NOS GRAVURES

M. DE MONTIGNY

Dieu a repris notre ami, notre protecteur, nous dirions presque notre second père.

Notre douleur, à ce coup, ne nous laisse aucune idée, nous ne savons que dire, notre plume tremble...



Photo Laprés & Lavergne

M. LE JUGE B.-A.-T. DE MONTIGNY

M. de Montigny, le premier zouave pontifical canadien, le magistrat intègre, l'époux modèle, le père aimant, est mort au beau jour de l'Assomption, le 15 août 1899, vers dix heures du soir ; l'auguste Reine des Cieux, qu'il aimait d'un amour filial, est certes venue Elle-même le chercher, laissant à la famille, à tous ceux qui vénéraient M. le juge, à nous, cette suprême consolation dans notre indéfinissable affliction !

Nous ne donnerons, aujourd'hui, que des notes biographiques sur le noble défunt.

M. Benjamin-Antoine Testard de Montigny naquit à Saint-Jérôme, le 6 octobre 1838, du lieutenant-colonel Casimir de Montigny, ex-membre du Parlement canadien. Il fit ses humanités au collège de Joliette, puis fit son droit et entra au barreau en 1859.

Castelfidardo, cet infâme guet-apens, où le brave général de Lamoricière fut écrasé mais non vaincu par une armée formidable, le 18 septembre 1860, commença le magnifique mouvement catholique connu sous le nom de Croisade du XIXe siècle : plutôt à Dieu qu'elle eût été plus efficace ; nous ne verrions point aujourd'hui la levée de boucliers des Juifs et de la Franc-Maçonnerie contre l'Eglise !

M. de Montigny, qui était droit comme une épée, aimait le droit : et pour lui, le droit, la sublime force de la plus auguste faiblesse, c'était la cause de l'Eglise, la cause du doux et saint Pontife de l'Immaculée-Conception, de Pie IX le Grand. Il alla donc, lui, le premier de la catholique province de Québec, offrir simplement son sang au Saint-Siège.

Dieu sait combien il aimait le Pape !...

Il fit ses deux ans de service militaire, laissant au futur Régiment des Zouaves Pontificaux le souvenir de son entrain, de sa bonne humeur, préparant les voies aux légions que bientôt le Canada allait envoyer au secours du Père commun des fidèles.

En 1863, M. de Montigny revenait au pays : il y rapportait les "Parfums de Rome" qui embaumèrent sa vie, firent de sa mort la mort d'un saint.

En 1872, il était nommé magistrat du district de Terrebonne, et en 1880, il devenait Recorder de la ville de Montréal : ici, nous nous arrêtons, l'explosion des regrets de la population entière parle comme nulle éloquence ne le ferait !...

En 1884, il était créé chevalier de Pie IX : il l'avait mérité.

La famille désolée connaît nos sentiments : avec elle nous pleurons le bien-aimé disparu, mais nous osons lui dire, à cette famille éplorée, et malgré notre douleur, qu'elle se réjouisse devant la sainteté de la mort de celui qui fut et restera notre modèle, à elle et à nous !—FIRMIN PICARD.

FEU LE SÉNATEUR BELLEROSE

L'honorable Joseph-Hyacinthe Bellerose, sénateur de la division de Lanaudière, est mort le dimanche matin, 13 août, à 3 heures, à Saint-Vincent de Paul.

Il était fils de Michel-H. Bellerose, marchand à Trois-Rivières, et de Geneviève-Sophie Lemaitre, de Lottinville. Il naquit à Trois-Rivières le 12 juillet 1820, commença ses études en sa ville natale, les compléta aux collèges de Nicolet et de Saint-Hyacinthe. En 1861, il présentait sa candidature dans le comté de Laval, où il était battu. Il fut élu en 1863 aux élections générales, en ce même comté, et y resta jusqu'à la Confédération. En 1867, il fut élu député à la Chambre des Communes et à l'Assemblée législative. Il devint sénateur le 7 octobre 1873. Il défendit toujours, nous disent les journaux, les droits des Canadiens-français. Il était bon catholique.

En 1877, il épousait Mlle Henriette Arnaud, fille de feu le Lieutenant-Colonel Arnaud : Mme Bellerose mourut en 1895.

M. JOSEPH KELLY

Nos lecteurs ont connu, par les journaux quotidiens, le malheur qui a frappé inopinément la famille de notre jeune ami, M. J. Kelly.



L'HONORABLE JOSEPH-HYACINTHE BELLEROSE

Nous disons : notre jeune ami, parce que nous aimons tous les étudiants de nos universités, de nos collèges. Nous avons, personnellement, apprécié l'heureux caractère de celui que la Mort vient de nous ravir, nous connaissions ses grandes qualités.

Nous sommes heureux de publier ci-après un touchant hommage d'un de ses condisciples : nous ne saurions trop recommander à nos jeunes amis ce que l'on nomme l'esprit de corps, cette solidarité effective produite par la douce amitié, solidarité faisant que quand un malheur atteint l'un d'entre eux, tous en sont frappés—tous sentent le besoin de prier pour celui qui souffre.

Que la famille éplorée veuille bien agréer nos condoléances dans le coup qui la terrasse ; cependant, qu'elle n'oublie pas cette vérité si consolante en ces circonstances : c'est que Dieu ne se trompe point.

LA RÉDACTION.

IN MEMORIAM

A LA MÉMOIRE DE JOSEPH KELLY, ÉTUDIANT EN DROIT

*Pourquoi quitter sitôt l'arène de la vie ?  
Pourquoi vers l'inconnu précipiter tes pas ?  
Au matin de ton âge, ah ! tu nous est ravie,  
Victime du trépas.*

*Que ne l'as-tu sauré, Fleure de la Patrie,  
Celui qui l'adorait en remontant ton cours ?  
Cette fleur délicate, hélas ! tu l'as flétrie  
Dans tes flots pour toujours.*

*A l'aurore du jour qui venait lui sourire,  
Après l'avoir bercé comme un fils sur ton sein,  
Géant, tu l'engloutis, dans ton cruel délire,  
L'immolant au destin.*

*Je pleure sur ton sort, ami de ma jeunesse.  
Tu ne pourras donc plus, marchant à mon côté,  
M'inspirer dans mes vers, parler avec ivresse  
D'amour, de liberté !*

*Par delà le tombeau luit encor l'espérance,  
Illuminant le front de ceux qui vont mourir :  
Chrétiens, nous espérons le ciel de délivrance  
Où tout doit refléurir.*

*Au jeune homme qui meurt au seuil de sa carrière  
Apportons des tributs chers à son avenir :  
Conserçons dans nos cœurs, au chant de la prière,  
L'or de son souvenir.*

OSWALD MAYRAND.

Montréal, 16 août 1899.

L'AMOUR DE LA FRANCE EN ACADIE

L'amour de la France est resté un objet de culte pour les Acadiens. Son nom est une musique à leur cœur ; et son souvenir, grandissant dans la fantasmagorie du passé, s'élève jusqu'au ciel, semblable à un sommet étoilé. Après Dieu et son Eglise, c'est la France la première. A la Confédération des provinces dont la plupart des Acadiens ne se souciaient guère, plusieurs pensaient toujours "qu'elle reviendrait." Plusieurs le pensent encore, s'appuyant sur des prophéties que l'aïeul raconte à ses petits-enfants. On est résigné, on est fidèle à l'Angleterre ; mais on aime la France. Il est si naturel, il est si doux d'aimer sa mère même quand elle n'est plus là, même quand elle ne doit plus revenir !

Vers 1864, il s'échappa d'un navire passant près de la dune de Bouctouche, un matelot fatigué de la mer qui gagna la rive à la nage, ayant appris que cette plage était habitée par des Français. On le recueillit, on l'habilla, et l'on s'aperçut qu'il savait lire et écrire. Une école fut incontinent ouverte, à laquelle se rendirent tous les enfants du village. A la Confédération (1867) il fut choisi comme candidat aux Communes, et élu, en dépit d'une opposition anglaise acharnée. M. Auguste Renaud, c'est son nom, siégea aux Communes canadiennes, de 1867 à 1872, en qualité de seul représentant acadien, et s'acquitta de ses fonctions avec beaucoup d'habileté et une grande fidélité. Il n'y a que l'anglais qu'il ne put jamais apprendre et qu'il prononça d'une façon réjouissante. McLeod, son concurrent, devenait *Maclott* ; et Kingston, un des centres principaux du comté, faisait *Quinze tonner*, ou quelque chose de pis encore. Il est mort en juillet 1897.

Pascal Poirier



Photo. Laprés & Lavergne

M. J. KELLY



Voici l'été fécond. Ardent, le soleil brille,  
Escarboucle enchâssée en un écrin d'azur.  
La faux des moissonneurs sur la plaine scintille,  
Ils vont accomplissant leur labeur rude et sûr.

Avec eux est venue une robuste fille,  
Au geste vigoureux, au regard franc et pur,  
Habile à manier la tranchante faucille;  
Tout le jour elle abat les tiges de blé mûr.

Sur ses rives, la mer festonne de dentelle  
Le pied brün du rocher, où roule un sable d'or.  
Un navire au loin pousse un cri strident de cor...

Dans l'air calme voltige et plane l'hirondelle;  
Mais le trouble survient tout à coup : l'éclair luit,  
Et la foudre soudain jette un sinistre bruit...

Clément VAUTEL.

## SOUVENIRS DE ROME

(Suite)

ROME, place Farnèse, 17 mai 1868.

Bien chers parents,

Enfin ! vous avez reçu ma première lettre ! Je ne sais à quoi attribuer le retard qu'elle a éprouvé : il faut que la traversée ait été bien mauvaise. La lettre que Remi m'a écrite m'a causé grand plaisir : je l'ai reçue quinze jours après son envoi. Oui, j'avais reçu votre lettre : je vous l'ai déjà écrit. Je n'ai jamais été si content qu'en la lisant.

Ne vous inquiétez pas à mon sujet : vous vous mettez trop en peine. Vous savez que s'il m'arrivait quelque chose de fâcheux, vous en seriez tout de suite prévenus par M. E. Hurtubise. Soyez donc sans inquiétude.

Aujourd'hui, dimanche, il pleut à verse : impossible de sortir.

Dans ma dernière lettre, je vous disais que nous partions pour Mentana : c'était une fausse rumeur. Il y a plusieurs semaines qu'on nous dit que nous allons partir, mais nous ne bougeons pas : nous sommes encore au Janicule, ce mont illustré par le grand

poète du XVI<sup>e</sup> siècle, Le Tasse. Dites à Remi que je me suis reposé sous le chêne du Tasse.

Nous nous plaisons tous bien ici : je préférerais y passer l'été, que d'aller camper à Mentana.

C'est amusant, notre vie de caserne ! Je vous ai déjà donné une idée du règlement, mais je ne vous ai pas parlé des corvées. La plus belle, c'est la corvée de quartier : on est obligé de balayer la cour, de nettoyer... les lieux ! Il faut vraiment être appelé de Dieu à être soldat pour prendre ces choses sans révolte : je n'ai fait cette corvée qu'une fois depuis que je suis à Rome. Ce que ça sent bon !... Mais voilà : plus la chose est humiliante, plus aussi doit être grand le mérite.

La seconde corvée, qui approche de l'autre par l'humiliation, c'est de porter la soupe par les rues à ceux qui sont de garde aux différents postes.

La corvée de cuisine est un peu plus agréable : on n'a qu'à laver les gamelles deux fois la journée, apporter de l'eau pour la soupe, et à trois heures après-midi nous sommes libres.

Il y a encore la corvée de patates : tous les soldats épluchent les patates jusqu'à ce qu'il y en ait assez pour le rata. Le rata est le repas de l'après-midi : toutes les casernes n'ont pas la même heure. C'est gé-

néralement de trois à quatre heures et demie après-midi.

Une belle corvée, que j'aime, c'est celle du pain ; nous n'avons qu'à aller le chercher à la boulangerie militaire ; nous le chargeons sur des voitures qui l'amènent à nos casernes. Chaque sac en contient vingt, de quatre livres. Ces pains sont faits comme des galettes au beurre ; on nous en donne un à chacun tous les deux jours : nous ne manquons jamais de pain.

Ce que je n'aime pas, c'est la corvée de garde-chambre : on est responsable de tout vol qui pourrait se commettre ; et comme nos casernes et nos chambres sont ouvertes à tout venant, ce n'est pas difficile de nous enlever quelque chose. On m'a enlevé une paire de chaussures et l'habit que le comité nous avait donné à Montréal. Mais je n'ai rien voulu faire payer à celui qui était garde-chambre alors. J'ai eu beau chercher, je n'ai rien retrouvé de ces objets.

Un petit mot sur le service des sentinelles. Chaque garde place une ou plusieurs sentinelles à des endroits désignés que la sentinelle ne peut, sous aucun prétexte, abandonner. Elle peut et doit se défendre si on l'attaque, faire feu, appeler le chef de poste : mais elle doit rester à son poste jusqu'à la mort. La sentinelle monte deux heures de garde, puis est remplacée. Une même sentinelle ne peut être en faction, à différents temps des vingt-quatre heures de garde, que huit heures au plus : de sorte qu'un poste de trois hommes et un caporal suffit pour vingt-quatre heures, s'il n'y a qu'une seule sentinelle. Ordinairement, il y a quatre hommes et le caporal, chaque homme faisant ainsi six heures de faction pendant ses vingt-quatre heures ; on est de faction chacun à son tour, deux heures, comme je vous le disais tout à l'heure ; on a donc six heures de repos entre chaque faction. J'ai été de garde deux fois depuis que je suis soldat du Pape.

Quand nous ne sommes pas de corvée, nous avons d'autres besognes : les exercices, le blanchiment de nos guêtres, le nettoyage de notre fusil qu'il faut démonter jusqu'à la dernière pièce. Rien que pour le fusil, il faut près de deux heures. En termes militaires, on appelle cela *astiquer son fournement*.

Vous me demandez qui me lave mon linge : le régiment se charge de nous faire laver une chemise et un caleçon par semaine. Le reste, c'est moi qui le fais. Mon lavage n'est pas bien considérable, car j'ai tout laissé dans ma malle chez les bons Pères Jésuites, au Gesù : je n'ai gardé que deux chemises, un gilet de laine, deux caleçons, trois paires de chaussettes, quatre mouchoirs et deux serviettes.

Je donnais à laver à des Italiens, mais ces matins-là ont des doigts si crochus, qu'à chaque lavage il manquait quelque pièce : je fais donc cela moi-même à présent.

J'ai oublié de vous dire que j'ai rendu visite à M. l'abbé Larue, P.S.S., qui demeure à Rome : j'ai été reçu avec beaucoup de bienveillance. J'ai rencontré chez lui M. l'abbé Desmasures, qui m'a dit connaître très bien mon père : "Je vous ai porté sur mon dos," me dit-il. Je crois qu'il était à Notre-Dame de Grâce avant M. Larré. M. Desmasures vient de quitter Rome ; M. Laue doit bientôt retourner, lui aussi, au Canada. J'espère pouvoir vous envoyer par lui des souvenirs précieux, car M. Forget m'a dit que M. Larue prendrait ce dont on voudrait le charger. Mme Monck part mercredi, aussi pour le Canada.

Il y a quelques jours, nous sommes allés voir M. Faillon, l'auteur de *l'Histoire de la Colonie Française à Montréal*. Il demeure à Rome, chez M. Larue, et a été très content de nous voir. Nous étions tous les élèves du Collège de Montréal.

Vous avez appris sans doute que notre commandant Tailiefer a été nommé caporal ; je crois qu'un de ces jours, il passera sergent. Il y a d'autres Canadiens qui vont monter en grade.

Ce que je vous ai dit de la guerre était une fausse rumeur, comme notre prochain départ. Sous ce rapport, nous en savons bien moins que vous. Nous ne pouvons rien connaître de certain, mais nous nous tenons toujours sur nos gardes. Ce que je puis vous affirmer, c'est que tout est bien paisible dans les États de l'Église : s'il y a des Garibaldiens à Rome, ils ne

le montrent pas ! Il n'y a plus d'assassinats, plus d'empoisonnements, tout est calme. Ne prêtez aucune attention aux nouvelles que vous pouvez lire parfois dans les journaux au sujet des Zouaves. J'ai lu dernièrement dans *L'Ordre*, de Montréal, que des zouaves canadiens étaient aux frontières : c'est absolument faux, ils tous ici, dans la même caserné que moi.

\* \*

Le 18 mai 1868.

Hier après-midi a eu lieu, en grande solennité, l'inauguration du Cercle Français des Zouaves, rue Santa Chiara. Une foule de zouaves s'y sont rendus, ayant notre colonel Allet à leur tête. Beaucoup d'officiers. La musique du régiment y était aussi. Un zouave français a prononcé un magnifique discours, que je tâcherai de me procurer pour vous l'envoyer : ce discours était très touchant et très religieux. Mgr Daniel, un de nos aumôniers, a parlé aussi.

Tous ceux qui parlent français peuvent aller à ce Cercle, où il y a des jeux, même un gymnase ; une salle de lecture, une bibliothèque, et même enseignement de l'Italien trois fois par semaine ; théorie militaire, etc.

Et le prix ? Cela ne nous coûte que la peine d'y aller. Ce n'est pas cher. Il y a du tabac français, du papier, des enveloppes, plumes, encre, tout ce qu'il faut pour écrire ; nous n'avons rien à payer pour cela. Tous les Canadiens sont admis dans cette magnifique institution française ; tous ceux qui parlent français y ont accès, nous sommes tous frères, il n'y a aucune distinction de pays. Les salles sont superbes, tout y est fort bien aménagé pour notre agrément et notre bonheur. Il y a un président zouave, un vice-président zouave, tous dignitaires zouaves. Un Canadien a été nommé à une charge dans ce beau Cercle.

Je vous embrasse de tout cœur.

LÉON DES CARRIES.

## LES LÉGENDES DE NOS ANCÊTRES

C'est un fait parfaitement avéré que nulle contrée n'a eu d'aussi fréquents rapports avec les revenants et les esprits, que nulle terre n'a engendré autant de feux-follets, vu courir autant de loups-garous que l'île d'Orléans. Délicieuses histoires, contes charmants, qui me rappellent les souvenirs de mon enfance, pourquoi vous laisserais-je dans l'oubli ? Pourquoi ma plume se refuserait-elle à retracer ces légendes naïves qui peignent si bien la bonne foi de nos ancêtres, leur esprit religieux, en même temps qu'elles rappellent leur noble origine.

Ceux qui nous ont légué ces contes, qui, depuis quelques années, commencent à se perdre dans la mémoire du peuple, les racontaient au bivouac, au milieu de la forêt, à la belle étoile, entre le combat du jour et celui du lendemain. Et ces héros, soldats aussi fiers sur le champ de bataille que citoyens paisibles à la chaumière, versaient des larmes en les transmettant à leurs enfants : car, pour eux, c'était le souvenir de leur belle Normandie ou de leur noble Bretagne, qui se retraçait à leur esprit. Ainsi donc, pourquoi ne les pas rappeler ?

Les feux follets se manifestent sous l'apparence de flammes, dont la couleur est loin d'être uniforme ; les uns la disent bleue, d'autres rouge, d'autres verte. Peu importe la couleur ; c'est un détail qui regarde les feux follets, et personne n'a le droit de leur imposer de règles là-dessus.

Mais il est un point sur lequel tout le monde est d'accord, et que personne n'a songé à contester : c'est que le feu follet, dont le vol est rapide, les zigzags très nombreux, n'a d'autre ambition que d'attirer les gens dans les précipices. Triste prérogative que possède la lumière du feu follet, en commun avec bien d'autres lumières du siècle, moins brillantes peut-être, mais dont les dangers de séduction ne sont pas moins à redouter.

Rien qu'à cette particularité, qui pourrait dcuter que le feu follet ne soit autre chose que le malin

esprit ? Aussi la présence de ces diabolins enflammés aurait-elle été pour les habitants de l'île d'Orléans une source amère de désagréments, si leur esprit inventif n'eût découvert deux moyens aussi simples qu'infaillibles de se débarrasser de leur présence importune.

C'est un secret, cela ;... et, à titre d'initié, mon indiscrétion me sera-t-elle pardonnée ?

A tout risque, voici la recette : Piquez une aiguille ou votre couteau sur la clôture, et le feu follet s'arrête tout court, comme par un charme. Alors de deux choses l'une : ou bien le feu follet se déchire sur le couteau, et par là même se *délivre* ; ou bien il s'épuise en efforts interminables pour passer par le trou de l'aiguille, et, dans l'intervalle, vous avez le temps de regagner votre demeure et de vous mettre à l'abri.

Ce n'est pas tout ; le diable trouvait encore bien d'autres moyens de s'immiscer dans les affaires des gens de l'île d'Orléans.

C'est ainsi, par exemple, qu'on le rencontrait parfois au bal, sous l'apparence d'un beau monsieur, tout habillé de drap fin, des pieds à la tête.

Dans cette circonstance, il gardait toujours ses gants pour cacher ses griffes, et son chapeau, pour dissimuler ses cornes ; et d'ordinaire il dansait avec la plus fringante des filles de la compagnie. Puis, au beau milieu d'une danse, voici ce qui arrivait : tout à coup un cri perçant se faisait entendre, et le beau monsieur faisait comme un éclair à travers une fenêtre, emportant avec lui quelque menu détail du ménage comme le four, par exemple. Quant à la demoiselle, elle en était quitte pour un coup de griffe. Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que la présence accidentelle d'un enfant au milieu de l'appartement ne manquait jamais de trahir la présence du diable, tant le pauvre innocent criait et pleurait.

C'était quand on allait quérir le prêtre pour quelque malade durant la nuit, que le diable en faisait de ces efforts, — j'allais dire surhumains, — pour retarder l'arriver du ministre de Dieu. Comme de raison, il jouait gros jeu, puisqu'il s'agissait pour lui, ni plus ni moins, que du gain ou de la perte d'une âme. Aussi que de choses n'arrivaient-il pas alors !

Ainsi, les chevaux, tout à coup et sans aucun à propos, se trouvaient dételés ; le harnais se retournait, et le lui-même bout pour bout ; des chandelles tout allumées apparaissaient, sur la tête du cheval.

En prévision de toutes ces aventures diaboliques, on n'allait jamais quérir le curé qu'avec deux voitures : si quelque accident survenait à l'une, l'autre au moins était encore disponible.

Combien de fois encore n'est-il pas arrivé qu'en allant à l'écurie, le matin, pour *faire son train*, on ait été tout surpris de trouver son cheval harassé, épuisé, blanc d'écume, avec le crin du cou et de la queue tout tressé. Il aurait fallu être bien naïf pour ne pas reconnaître encore là un de ces tours du lutin, qui profitait de la nuit et de l'absence des gens pour se promener à leurs dépens. Il est consolant d'ajouter que, pour lui faire passer cette fantaisie, il suffisait de verser un minot de son à la porte de l'écurie. Le lutin, homme d'ordre avant tout, avait le soin, en prenant congé du cheval, de remettre chaque chose à sa place comme il l'avait trouvée : tâté dont il s'acquittait à merveille et en homme scrupuleux. Or, pour parvenir à l'écurie désormais, il lui fallait bien mettre le pied sur le son, dont les grains se trouvaient par là dérangés.

Forcé lui était donc de remettre un à un tous ces milliers de grains en leur place, comme ci-devant ; durant ce temps, l'aurore venait, et adieu la promenade !

Heureusement qu'une occasion, comme il ne s'en présente guère, s'offrit un jour aux sorciers de l'île d'Orléans pour faire expier au diable une partie des mécomptes dont il s'était rendu coupable envers eux. Dans ce temps-là, on construisait l'église de Saint-Laurent. Or, près de cette église se trouvent les côtes de Saint-Laurent, dont la pente est abrupte et la montée difficile. Les chevaux en avaient tout leur raide à charroyer la pierre en ces endroits, et les habitants se plaignaient amèrement.

Le constructeur, fin matois et homme bien éduqué,

leur annonça un jour, pour faire cesser leurs plaintes, qu'il allait leur procurer un cheval bien fort, si fort, qu'il pourrait traîner à lui seul la charge de quatre chevaux ordinaires.

Aussitôt dit, aussitôt fait : voilà notre homme qui s'enferme pendant quelque temps à l'écart, sans doute pour lire le *Petit Albert*. C'est un livre extraordinaire que celui-là, et qui contient des choses fort merveilleuses, entre autres un chapitre tout écrit avec des croix !

Peu de temps après, l'entrepreneur revint, conduisant par la bride un cheval si beau, qu'on n'en avait jamais vu de pareil. Et alors il dit aux *habitants* :

— Or ça, faites-le travailler sans pitié ; mais, pour aucune raison au monde, il ne faut le débrider. Qu'il piaffe, qu'il rue, qu'il hennisse, n'importe ; ne lui ôtez pas sa bride, pas même pour le faire boire."

Le cheval fut confié aux mains d'un jeune homme, qui se mit à charroyer la pierre, et tout allait à merveille.

Mais, pendant tout ce temps, le pauvre animal avait l'air si fatigué, si exténué, il paraissait tant souffrir du besoin de boire que, vers le soir, son conducteur — jeune gars inexpérimenté comme tous ceux d'alors, et probablement d'aujourd'hui — se laissa toucher de pitié et le conduisit au ruisseau voisin pour le faire boire. Jusque-là, ce n'était pas mal ; mais, comme le pauvre faisait mine de ne pouvoir avaler avec sa bride, voilà notre étourdi qui la lui enlève : et aussitôt, plus de cheval ! il se précipite dans le ruisseau voisin, transformé en anguille, et... *cours après*.

Heureusement qu'à cette heure les pierres étaient toutes charroyées, à l'exception d'une seule qui, depuis lors, a toujours manqué à l'édifice.

HUBERT LARUE.

## L'ORDRE DES ÊTRES

Habités que nous sommes aux splendeurs de la nature, nous n'étudions jamais trop l'ordre qui y préside, mais pour peu que nous arrêtons notre raison sur ce superbe problème nous restons surpris d'admiration et saisis d'une indicible idée du beau dans son acception la plus complète. Notre esprit, en effet, insatiable de cette beauté qu'il désire sans jamais assez la chercher, se plaît en trouvant l'ordre du vrai dans le beau qui l'entoure.

Si nous considérons séparément les êtres, si nous étudions l'analogie qui existe entre eux, nous y voyons un lien, qui, des derniers échelons de la matière, nous conduit graduellement jusqu'aux domaines ultimes de la métaphysique.

De même que certains minéraux se rapprochent de certaines plantes, de même aussi nous trouvons des végétaux qui ressemblent aux minéraux. Et le règne végétal dans ses degrés supérieurs offre de singulières analogies avec le règne animal. Il y a des plantes pourvues du mouvement spontané qui pour être automatique, n'en est pas moins réel ; les cellules embryons de certaines plantes marines, par exemple, au moment où elles sortent de leur plante mère, sont animées de ce mouvement spontané d'une façon très caractéristique. Certains animaux se fixent sur les rochers où ils semblent pousser comme des plantes. Et remontons aux animaux supérieurs : la sensibilité de plus en plus parfaite, rapproche l'animal de l'homme, la manducation est l'anneau frappant qui unit les deux règnes et cet anneau fait que malheureusement plusieurs hommes se rapprochent plus de la brute que de l'homme.

Dieu qui mit l'ordre dans son œuvre voulut aussi mettre de l'ordre dans son œuvre à lui. Il descendit sur la terre et l'unit au ciel par Marie ; il établit un lien entre l'homme et sa chair par l'institution de l'Eucharistie. Et la chair du Christ, sauveur des hommes, immolée sur nos autels, s'unit au Verbe éternel par l'incarnation. Et le Verbe éternel lui-même s'unit à l'essence divine par la génération éternelle des personnes de la Trinité Sainte.

JOSAPHAT VERNER.

## UNE PAGE DU CANADA

Aux Canadiens Français  
Amis de la Patrie,  
Pour lesquels la poésie  
A souvent des attraits,

J'essaierai de redire en stances mesurées  
D'un peuple épirant les souffrances endurées ;  
Ses revers, ses malheurs, ses gloires d'autrefois ;  
Espérant que leurs cœurs à ma plaintive voix  
Prêtant une attentive oreille  
De mon cœur se feront l'écho,  
Et trouveront ainsi plus belle  
Cette ode d'un genre nouveau...

\* \*

Aimez-vous quelquefois, lecteurs de notre histoire,  
Admirable récit de hauts-faits glorieux,  
A songer à ces jours d'éternelle mémoire  
Qui virent les combats derniers de nos aïeux ?  
Aimez-vous à penser à ces temps de souffrance  
Pendant lesquels, vaincus par la fière Albion,  
Les zélés défenseurs de la cause de France  
Voyaient tous succomber les preux de Carillon ?

Admirez-vous encor le courage héroïque  
Qu'ils durent déployer, ces soldats valeureux,  
Délaissés de leur roi sur les bords d'Amérique  
Où l'ennemi rongeait ses bataillons nombreux ?  
Intrépides héros dignes de l'épopée  
Qu'ils traçaient de leur sang en ces jours de combats,  
On ne les vit jamais devant l'Anglaise épée  
Montrer de la faiblesse et craindre le trépas.

Aux moments malheureux où la blanche bannière  
Aux plis fleurdelisés dut déplorer l'échec  
Qu'un trop fier commandant de l'armée étrangère  
Lui faisait essayer sous les murs de Québec,  
Ils ne faiblirent point dans leur noble courage ;  
Ils se sentaient vaincus mais non désespérés,  
Et pendant que des pleurs inondaient leur visage  
Ils façonnaient encore de nouveaux plans guerriers.

Mais leur ardeur, hélas ! devait être stérile ;  
Devant les bataillons victorieux anglais  
Leur front ne se couvrait que de gloire inutile ;  
Le trop douloureux jour, où le drapeau français  
Sur le pays qui doit à Cartier sa naissance  
Cesserait d'ondoyer aux yeux de nos héros,  
Bientôt devait venir donner à leur souffrance  
Une fin qui sera le plus grand de leurs maux.

Du sein de nos cités, du sein de nos campagnes  
Que l'ennemi foulait de son talon vainqueur,  
Les sonores échos qui hantent nos montagnes  
N'apportaient plus, hélas ! que des chants de douleur,  
Et le vieillard témoin des stériles faits d'armes  
Qu'accomplissait son fils au bras faible et sanglant  
Souvent se demandait les yeux remplis de larmes  
Quelle serait la fin de ce drame émuant.

Sous les toits des foyers où les heures nocturnes,  
Aux instants d'autrefois avaient vu le bonheur,  
On n'apercevait que des bouches taciturnes  
Et des fronts que ridait le souci du malheur...  
Parfois encouragés par une humble victoire  
Nos pères en leur cœur sentaient l'espoir venir  
Quand un revers plus grand qu'aurait été leur gloire  
Venait leur rendre encor plus sombre l'avenir.

Dans nos camps, le guerrier dont l'austère visage  
Naquère en imposait aux belliqueux vainqueurs  
Sentait faiblir avec sa force et son courage  
De son dernier espoir les dernières lueurs,  
Et sans cesse implorant l'assistance tardive  
Que lui devait l'aïeule en ces temps orageux  
En répandant des pleurs tendait sa main captive  
Vers les bords vénérés d'où venaient ses aïeux.

En ces sombres moments la France, notre Mère,  
Qui voyait succomber ses déçus enfants,  
Pouvait les consoler dans leur douleur amère  
En prêtant une oreille à leurs cris émuants ;  
Mais l'égoïste roi qui gouvernait la France  
Ne semblait plus songer que par delà les mers  
Un peuple qui mettait en lui son espérance  
N'essuyait plus alors que le nombreux revers.

Plongé dans des plaisirs qui touchaient à l'orgie,  
Plaisirs faisant avec sa honte son malheur,  
L'ignoble descendant de ces rois dont la vie  
Avait fait autrefois la gloire et le bonheur  
Du pays que le ciel dans sa bonté sublime  
Aux jours de Tolbiac recevait comme enfant,  
Tolérât, ou plutôt encouragerait le crime  
Sur son trône ruineux et déjà chancelant.

Laissant perdre les fruits des brillantes batailles  
De son prédécesseur au renom glorieux,  
Louis-Quinze, au palais somptueux de Versailles  
Où chaque jour voyait tout un peuple orgueilleux  
De nobles corrompus en presser les portiques,  
Se donnait tout entier aux vils amusements  
Et dépensait en bals, en fêtes magnifiques  
Les deniers destinés à nos pères mourants.

... Mais dans l'ombre un penseur à l'aspect très austère,  
Ennemi déclaré du roi, de l'Éternel,  
Préparait des derniers Bourbons l'heure dernière ;  
Préchant dans ses écrits où débordait le fiel  
Une philosophie erronée et contraire  
A tout "Pouvoir," faisait germer dans tous les cœurs  
Cette aveugle fureur révolutionnaire.  
Qui devait arracher tant de sang et de pleurs.

... Un jour elle éclata désastreuse et puissante.  
Paris où l'insurgé commença ses forfaits  
Qui semèrent partout la crainte et l'épouvante,  
Vit couler dans ses murs le royal sang français ;  
Le peuple, aiguillonné par un chef homicide  
Ne connut plus de frein, n'ayant pas d'autre loi  
Que celle de la "force," et son bras fratricide  
Atteignit et le prêtre et le prince et le roi.

... Ainsi furent vengés dans ce conflit inique  
Des droits de la noblesse avec le "citoyen,"  
Nos preux, dignes héros d'un âge plus antique  
Qu'un prince vil laissa succomber sans soutien.  
Mais ce châtiement fut trop cruel pour la France ;  
Son effet désastreux, hélas ! fut trop immense,  
Il atteignit en même temps  
Des coupables, des innocents...

A.-P. DUFOURD, E.E.D.

Baie Saint-Paul.

## LE GENERAL DE NEGRIER

(Voir gravure)

Parlons de la révocation subite du plus brillant général de l'armée française, Négrier, inspecteur d'armée, redouté de l'Allemagne, chargé de défendre la France du côté de l'Est en cas de guerre, membre du Conseil supérieur de guerre.

Un grand malheur assombrit les débuts de sa vie. Nous en disons ici quelques mots qu'on ne lira pas ailleurs.

Entré avec dispense d'âge à Saint-Cyr, à 16 ans, Négrier eut une altercation avec un autre enfant de 17 ans, le jeune Saturnin Larrégnay, tous deux élevés chrétiennement, mais très ardents. Négrier eut, paraît-il, le tort grave de provoquer un duel, et sur le terrain, les jeunes Saint-Cyriens témoins ayant voulu arrêter le combat après une égratignure, ce fut son adversaire qui déclara qu'on n'était pas venu pour jouer la comédie, et voulut continuer. Larrégnay vécut trois jours ; il mourut repentant et pieusement.

Négrier avait tué le fils unique d'une veuve d'officier, héroïque chrétienne, qui préférait le voir mort que vainqueur en un duel, et qui plus tard, quand Négrier fut blessé à son tour, se souvenant qu'il avait une mère, pria et fit prier pour lui. Le futur général conserva de ce grand malheur une tristesse profonde qui assombrit sa jeunesse. Exclu un an de Saint-Cyr pour ce fait, il y retourna.

Nous ne croyons pas qu'il ait ordonné un duel comme certains colonels font, au mépris de leur devoir et de leur bonheur. Il a le premier comme chef de corps d'armée, donné un ordre du jour pour interdire les blasphèmes aux officiers et sous-officiers dans le commandement.

Par une bizarre anomalie, M. de Gallifet, déclaré de par les règlements trop âgé pour exercer les fonctions de général, est cependant trouvé capable d'être ministre de la guerre et de disposer de la carrière d'autres généraux qui lui sont de toutes façons supérieurs.

C'est ainsi qu'avec une brutale désinvolture, pour plaire à ceux dont il fusillait les amis en 1870, ou pour exécuter leurs ordres, ce vieillard vient de retirer son commandement au général de Négrier, le chef jeune, ardent, entraîneur d'hommes, en qui toute la France a une si grande confiance.

Jadis le maréchal de Mac-Mahon, président de la République, donna sa démission plutôt que d'abandonner la cause de ses compagnons d'armes, mais il y a

marquis et marquis ; le marquis de Gallifet n'est pas le marquis de Mac-Mahon.

M. de Gallifet, lui, ne démissionne pas ; au contraire, il accepte, s'il ne le sollicite pas, le ministère de la guerre pour frapper ses camarades, pour assouvir peut-être certaines rancunes ; ce n'est pas une fois seulement qu'on l'a dit jaloux de ce brillant officier qu'est le général de Négrier.

Et quel est le motif choisi pour frapper le héros de Saint-Privat, du Sud Oranais, du Tonkin, blessé cinq fois, cité quatre fois à l'ordre du jour ? Le plus absurde de tous : on a accusé de faire hautement de l'opposition au gouvernement l'homme de France qui s'occupe le moins de politique ; ses devoirs militaires ne lui laissent pas le temps de se mêler aux intrigues.

Le lendemain de sa destitution, se produisit un fait qu'aucun des incidents parfois si graves de ces dernières années n'avait pu amener : les fonds publics baissaient dans des proportions considérables.

Avec la sérénité de l'homme juste et du soldat irréprochable, sans murmure, simplement, le général de Négrier abandonne cette armée de la frontière dont il avait le commandement et où tout le monde l'adorait.

Il sait très bien, d'ailleurs, et nous savons tous, ce qui nous rassure, qu'au jour du danger il reprendrait son commandement, et il attend, la main appuyée sur la garde de sa vaillante épée.

Blessé à Saint-Privat, alors qu'il était capitaine au bataillon de chasseurs à pied, il apprit, à l'hôpital, la capitulation de Metz. A aucun prix il ne voulut tomber entre les mains des ennemis ; il leur échappa avec une audace inouïe.

S'étant fait à grand-peine hisser sur son cheval, il s'avance résolument vers les lignes prussiennes.

Deux uhlands l'arrêtent ; il leur présente son billet d'hôpital ; tandis que l'un d'eux, croyant à un laissez-passer, le déchiffre paisiblement, il lui brûle la cervelle ; l'autre uhlan s'enfuit épouvanté, et Négrier, piquant des deux, traverse la ligne et va demander au gouvernement français le moyen de le servir encore.

Voilà l'homme que M. de Gallifet juge indigne de commander une armée.

## LA SALLE DES FÊTES DE L'EXPOSITION

(Voir gravure)

Les organisateurs de l'Exposition de Paris de 1900, malgré leur désir de faire disparaître toute apparence de construction qui rappelât les merveilles aujourd'hui dédaignées de 1889, et leur volonté de donner à l'œuvre qu'ils dirigent une physionomie nouvelle, ont néanmoins conservé la Tour Eiffel et la Galerie des Machines.

Le succès de la Tour Eiffel n'est pas épuisé. Repeinte dans une tonalité imitant l'or mat, coloration qui se marie heureusement aux fluidités aériennes, elle sera, au premier étage, un centre d'attractions choisies qui compléteront l'agrément de son point de vue unique. Aussi ses plates-formes sont-elles destinées à recevoir, plus nombreux que jamais, les visiteurs désireux de contempler dans son ensemble l'ordonnance du Champ-de-Mars, des Champs-Élysées, de l'Esplanade des Invalides, et la Seine bordée à leurs pieds par une succession de somptueux palais.

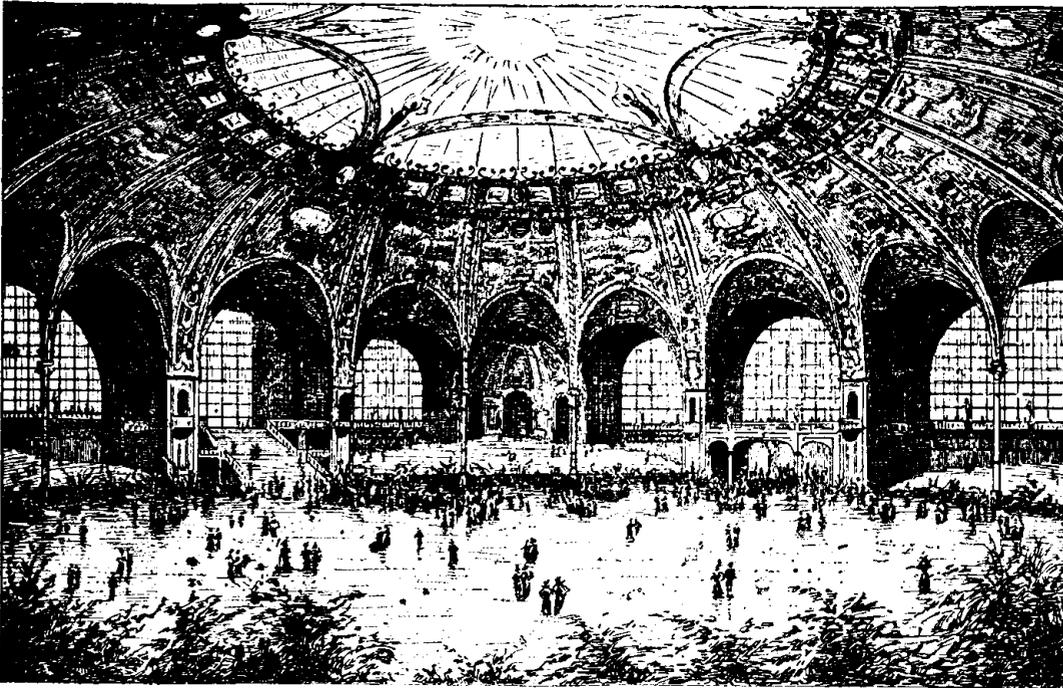
La Galerie des Machines, dont les dimensions inusitées se prêtent aux exigences de tous les emplois, est l'objet de transformations importantes.

Sa nef sera divisée en trois parties. Les deux extrémités seront réservées, l'une à l'agriculture et l'autre à l'alimentation. Au centre s'élèvera une salle immense, destinée à être le théâtre de toutes les fêtes et de tous les galas, qui, durant six mois, s'y succéderont presque tous les jours.

Les proportions de la Galerie des Machines permettent de faire colossal dans le gigantesque. La nouvelle salle sera par conséquent de grandeur et d'élévation peu communes.

Son emplacement couvre un vaste rectangle dont les côtés mesurent, deux à deux, 810 et 550 pieds.

Cette forme quadrangulaire difficilement maniable



EXPOSITION DE 1900.—LA SALLE DES FÊTES

frir de la part des autres ; on se réserve le droit de faire mal, de donner la mort, même à un cœur, même à une âme...

Le lendemain, je la vis venir, la brune jeune fille. Elle s'avancait, calme et sérieuse, la tête penchée, le regard perdu en elle dans l'immensité de ses affections. Mais souvent elle levait les yeux... là-haut, et ses regards reflétaient son âme.

Ils avaient, dans leur expression magnifique, la profondeur de la nue, le calme de l'onde et la stabilité d'un cœur vraiment grand. Elle plaisait immensément : elle offrait la sympathie et forçait l'affection.

Pourtant, elle n'était pas belle (d'une beauté classique, j'entends), et cependant, je l'eusse prise pour l'ange de la consolation, si je n'avais vu sur ses traits l'empreinte que laisse la souffrance d'un cœur qui aime humainement, *terrestrement*, si j'ose employer ce mot.

Soudain, elle tressaillit : à ses pieds, sur la froide terre, gisait une pâle fleur mourante. Doucement, elle prit la mignonne et, tendrement, dans une caresse, fit tomber la terre qui la souillait.

—Pauvre petite églantine ! ce n'est pas là ta place : Dieu t'avait mise plus haut. Viens avec moi.

Et elle voulut placer sur son cœur l'humble rose sauvage ; mais l'épine la blessa, et la fleur s'échappa de ses mains.

Vite, elle la ramassa, et sur la pétale fleurie où apparaissait un tremblant rubis, le sang de sa blessure, elle posa ses lèvres.

Un grand cœur se découvrait dans l'épanouissement de sa bonté, de sa charité.

Le soir, je les revis toutes deux, l'une près de l'autre : l'amitié les unissait.

Laurette, dans sa belle chevelure d'or bruni, avait une rose rouge : l'affection croissait sous ses pas.

Marguerite, sur son cœur généreux, portait encore la pâle petite églantine : la consolation tombait de ses lèvres sympathiques et le bonheur ou la résignation suivait ses traces.

Toutes deux, Laurette et Marguerite, remplissaient une mission ; mais la première puisait dans son propre bonheur, les joies qu'elle répandait autour d'elle, tandis que l'autre trouvait sa part de jouissances dans les félicités, les douceurs semées sous ses pas par son amour, sa bonté, sa charité.

Laquelle était la plus heureuse ? Laquelle possédait le vrai bien ?

La petite fleur sauvage le sut-elle jamais ?  
Peut-être !

EGLANTINE.

## RÉMINISCENCE

A ma chère Ida.

La blonde jeune fille, triste et rêveuse, s'avancait à pas lents, soulevant gracieusement sa robe trainante, élégante et mignonne, petite et frêle.

Elle n'était pas précisément belle ; non, car ses traits n'avaient pas cette régularité, cette pureté de forme propre aux beautés renommées ; cependant elle était remarquable. Dans ses grands yeux sombres vivait le reflet des eaux marines quand le soleil s'y baigne et leur expression était ou profonde comme la mer ou lumineuse comme la flamme ; puis son sourire possédait une suavité, une grâce, un charme incomparables : il éclairait.

Aussi avait-elle une physionomie forçant l'attention ; elle ne pouvait passer inaperçue dans la voie où Dieu dirigeait sa marche, elle ne pouvait s'arrêter sans incruster ses traits sévères ou doux, lumineux ou sombres, dans l'âme de ceux qui l'avaient connue, sans laisser son nom, gravé dans la pensée fidèle, joyau d'amour déposé dans un écrin sans prix, souvenir, affection, dévouement perdus dans l'infini du cœur.

Elle s'avancait seule, pensive et songeuse, quand tout-à-coup sa pâle figure s'éclaira : devant elle, dans la mousse, sur sa tige flexible et pauvrete, une étoile rose se balançait mollement. Vite, comme sous une impulsion soudaine, irrésistible, elle saisit la fleurette, et dans un geste exquis la porta à ses lèvres, puis doucement comme en un songe, elle murmura : "Une églantine ! La douce chose !"

Longuement, elle contempla la mignonne fleur et, délicatement, la fixa à son corsage, puis, dans une inclination de tête, reprit le cours de ses pensées.

L'amour berçait-il son rêve ? La souffrance effleurerait-elle son âme ? Je ne sais, mais dans un grand geste las, elle porta la main à son cœur, et une gouttelette rouge s'épanouit sur son doigt mignon.

L'églantine avait une épine ; elle l'avait oublié.

Et alors, avec un regard de dédain, sans pitié, elle arracha la fleur et la jeta loin, loin d'elle.

Pauvre fleurette sauvage ! le caprice t'a cueillie, le caprice te rejette : est-ce ta faute si tu as des épines ? Ne donnes-tu pas ta fraîcheur et ton parfum pour faire pardonner le dard qui blesse, mais ne fait pas mourir ? Oui sans doute, mais hélas ! on ne veut pas souffrir

se prêtait mal aux dispositions, pour ainsi dire obligées, du genre d'édifice auquel elle se trouvait dévouée. M. Raulin, l'architecte distingué, chargé de résoudre la question, a su combiner un plan original qui fait honneur à son talent ingénieux et fin.

La salle des Fêtes comprend une partie centrale de 100 pieds de diamètre, recouverte d'une voûte que termine une coupole. Cette voûte est soutenue par huit pylônes espacés deux par deux et par huit petits piliers disposés de même. La coupole, dont la hauteur au milieu atteint 150 pieds, laisse, par une ouverture de 136 pieds de diamètre, entrer à l'intérieur la lumière du jour.

Les quatre angles du rectangle forment quatre écoinçons ayant chacun la forme d'un triangle dont la base touche à la piste du cirque. Chaque écoinçon est recouvert par une demi-coupole vitrée reliée à la grande coupole par une voûte angulaire ; ces gigantesques niches seront autant de tribunes garnies de gradins, destinées à recevoir des spectateurs.

La Salle des Fêtes aura quatre entrées.

Deux, monumentales, faisant face aux extrémités de la Galerie des Machines, la première du côté de l'avenue de La Bourdonnais, la seconde du côté de l'avenue de Suffren ; une entrée principale pour les cortèges officiels et le public venant du dehors en face du bâtiment principal de l'École militaire ; enfin, une quatrième entrée donnant du côté du Champ-de-Mars dans les galeries de l'Electricité.

Au-dessus de ces portes, larges de 83 pieds, il y aura quatre grandes loges dont l'une sera celle du Président de la République.

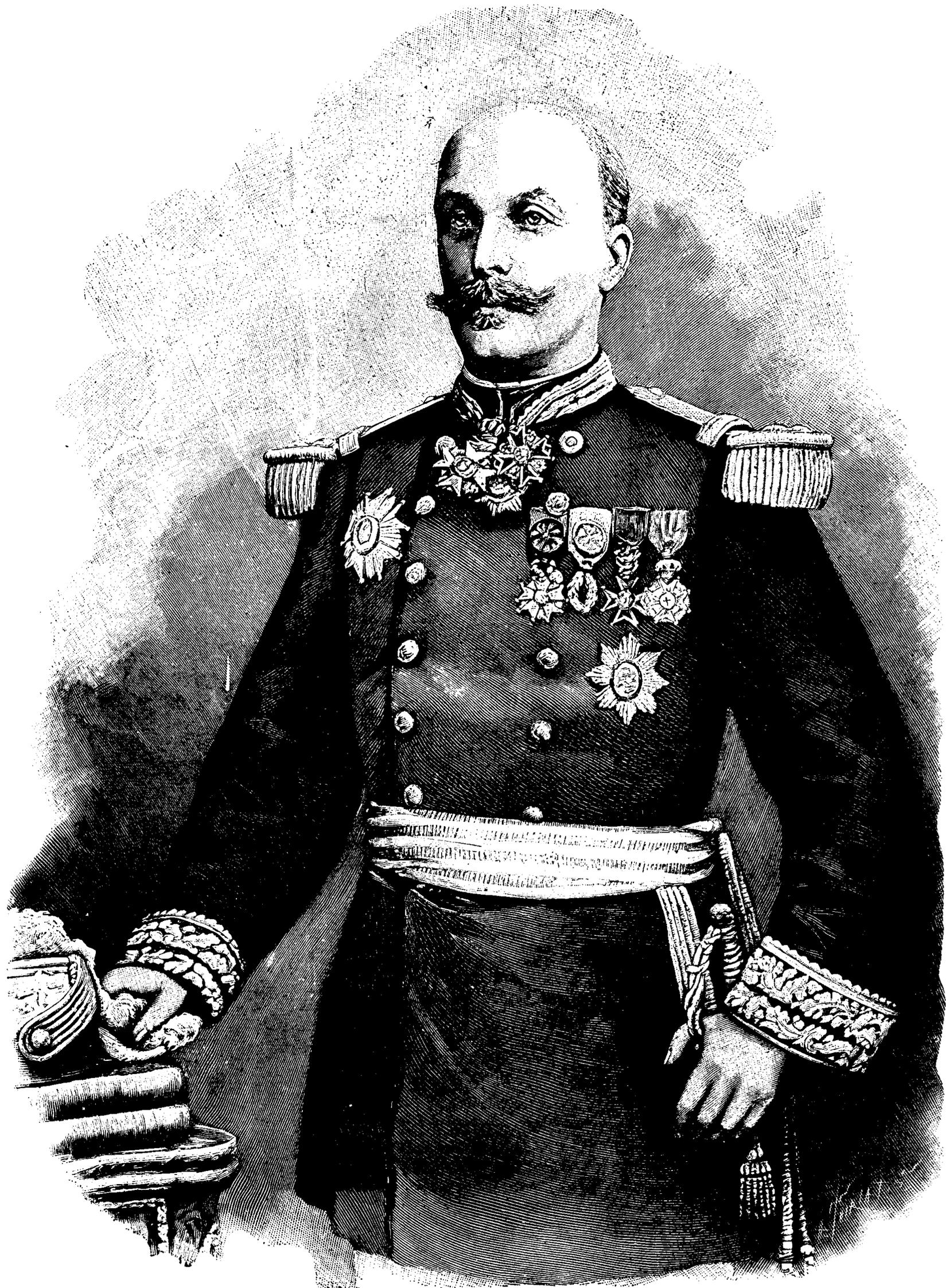
Huit petites loges s'avancant en encorbellement sur la piste seront placées dans les écartements des pylônes.

Ces douze tribunes comporteront environ deux mille places. Le cirque proprement dit en contiendra douze mille ; les tribunes occupant les triangles formés par les écoinçons, exactement six mille. La salle, on le voit, pourra recevoir à la fois vingt mille personnes.

Construite en fer recouvert par des plâtreries, des stucs et des staffs, elle sera décorée avec un luxe sobre dans les parties basses ; tout l'effort des moulures, des sculptures en haut-relief, des ors, des cristaux, des peintures portera vers la coupole. Quatre fresques de 83 pieds sur 32 pieds, exécutées par des artistes célèbres, occuperont les travées trois par trois.

Sur le vitrage supérieur, un soleil éclatant enverra ses rayons mourir en flèches d'or à la périphérie.

Telle est en peu de mots, la description de cet édifice : il sera le digne complément des palais qui l'entourent, si différents les uns des autres, aux architectures étranges, fantaisistes, ronflantes et inattendues ; comme eux, il sera colossal, fait pour les aggloméra-



LE GENERAL F.-O. DE NEGRIER, destitué le 25 juillet 1899



A toute vitesse—Bureau du Télégraphe du CPR— Les Juges et les Journalistes—Attendant le signal

tos J.-A. Dumas, 112, rue Vitr

DERNIER ECHO DES COURSES INTERNATIONALES DE BICYCLISTES AU QUEEN'S PARK

## SUR LES ROSES

Nous voici en pleine saison des roses, de la reine des fleurs, de celle qui meurt le jour où sa beauté s'est accomplie.

Que de jolis vers n'a-t-elle pas arrachés aux poètes, que de maximes aux philosophes !

La pudeur doit défendre la beauté  
Comme l'épine défend la rose.

a dit V.-J. Rosati.

Jeune Eglé, veux-tu de la rose  
Conserver longtemps la fraîcheur ?  
Songe qu'à cette fleur si tendre  
La nature sut attacher  
Une feuille pour la cacher,  
Une épine pour la défendre.

CONSTANS DUBOS.

“ L'attente du plaisir est au plaisir ce que le bouton est à la rose.”

Aimable fleur à peine éclos,  
Défiez-vous de Cupidon ;  
Il regrettera le bouton  
Quand il aura fini la rose.

X...

HOFFMANN.

“ Une jeune fille, loin de sa mère, est au milieu du monde comme une rose qui a perdu sa fraîcheur.”

Rose, en qui je vois paraître  
Un éclat si vif et si doux,  
Vous mourrez bientôt ; mais peut-être  
Dois-je mourir plus tôt que vous.  
La mort que mon âme redoute,  
Peut m'arriver incessamment.  
Vous mourrez, en un jour sans doute,  
Et moi peut être en un moment.

X...

L'abbé de la CHASSAGNE.

Etc...

Chacun sait qu'elle est le symbole de la beauté, de la grâce, de la fraîcheur, de la tendresse, ainsi que l'image des plaisirs éphémères de la vie.

On considère la rose blanche comme l'emblème de la virginité et de l'innocence ; celle des quatre-saisons, de la beauté toujours nouvelle ; la si jolie rose mousseuse, de la prétention et de la volupté ; la trop opulente rose à cent-feuilles représente surtout les grâces.

Le poète Bonnefous envoya, à l'objet de ses amours, deux roses, l'une blanche, l'autre rouge. Le quatrain suivant se trouvait joint au bouquet :

Pour toi, Daphné, ces fleurs viennent d'éclorre,  
Vois, l'une est blanche, et l'autre se colore  
D'un vif éclat : l'une peint ma pâleur,  
L'autre mes feux : toutes deux mon malheur.

Selon la fable, blanche d'abord, elle fut colorée par le sang d'Adonis, ou bien celui de Cupidon ou de Vénus, blessé par une épine.

Lorsque Vénus, sortant du sein des mers,  
Sourit aux dieux charmés de sa présence,  
Un nouveau jour éclaira l'univers :  
Dans ce moment, la rose prit naissance.

## LES CONTES DE NOS PÈRES

## LE SIÈGE PRÊTÉ ET RENDU

Au temps jadis, certain comte Henri avait pour majordome un homme dur, avare, brutal, qui semblait toujours fort dépité quand il voyait son maître faire du bien à quelqu'un. Ce n'était pas qu'il prit sincèrement les intérêts du comte, ou qu'il fut extrêmement attaché à sa personne ; le fripon, au contraire le volait autant qu'il pouvait, et il n'était guère de jour où il ne subtilisât quelque bonne et friande victuaille pour s'en régaler en cachette. Tel était son caractère. Il ne songeait qu'à lui. Cette humeur revêche causait maintes fois, surtout quand venaient des étrangers au château, des scènes dont le comte se divertissait fort.

Un jour, le comte, qui était noble et généreux, fit publier qu'il tiendrait cour plénière, où chacun trouverait de nombreux divertissements en même temps que plantureuse réfection.

La fête fut somptueuse : chevaliers, dames, écuyers, bourgeois, manants y vinrent en foule. Partout régnait la plus grande profusion.

Il va de soi que le majordome ne fut pas, ce jour-là, d'humeur moins rogne que les autres jours.

— Ces mangeurs, ces buveurs, grondait-il, n'ont peut-être pas une fois dans l'année l'occasion de satisfaire ainsi leur glotonnerie, leur gourmandise. On voit bien qu'il ne leur en coûte rien.

En ce moment entra un gros bouvier, nommé Raoul, qui, ayant laissé là sa charrue, répondait lui aussi à l'invitation du comte.

— Que vient faire ici ce gredin, ce crasseux, ce mal peigné ? demanda l'ordonnateur en colère.

— Eh ! parbleu, je viens manger, puisqu'on régale ici.

Sur quoi, ne voyant pas où il pourrait se mettre, il pria le majordome de lui faire donner une place, car il n'en apercevait aucune de vide.

L'autre, furieux, lui allongea de toute sa force un coup de pied en certain endroit, en disant :

— Tiens, assois-toi là-dessus, je te prête ce siège.

Cependant, quand il eut réfléchi que si le comte venait à être instruit de cette violence, il pourrait lui en faire des reproches, il voulut apaiser le bouvier et recommanda qu'on lui donnât à manger.

Raoul, affectant de rire, se retira dans un coin, où il s'arrangea comme il put, et après avoir bien mangé, bien bu, il passa dans la salle. Le comte venait d'y faire entrer les ménestrels et les jongleurs, pour amuser l'assemblée et, pour les exciter à bien faire, il promit de donner une belle robe neuve d'écarlate à celui d'entre eux qui aurait su le mieux divertir ou faire rire les assistants.

Tous aussitôt cherchant à se surpasser, les uns firent des tours de passe-passe, les autres jouèrent à qui mieux mieux de leurs instruments ; ceux-ci jonglaient, ceux-là contrefaisaient l'ivrogne, d'autres représentaient des querelles de femmes ; chacun enfin s'ingéniait à chercher ce qui pourrait être le plus plaisant.

Raoul, debout dans un coin de la salle, sa serviette à la main, paraissait s'amuser beaucoup. Quand tout fut fini, il s'approcha du majordome, qui était auprès du comte, et lui lança par derrière un tel coup de pied, qu'il lui fit donner du nez en terre, et il ajouta :

— Monsieur le majordome, voilà votre serviette et votre siège que je vous rends. Rien n'est tel que les honnêtes gens, voyez-vous : avec eux, rien n'est perdu.

Cependant, la chute du majordome avait causé grand émoi dans l'assemblée. Les domestiques étaient accourus, et déjà ils s'apprétaient à emmener le vilain pour châtier son manque de respect, quand le comte, le faisant approcher, lui demanda pourquoi il avait ainsi frappé son officier ?

— Monseigneur, répondit le bouvier, on m'avait dit que je pouvais faire bonne chère au château ; et j'y suis venu, puisque c'est un effet de votre bonté d'avoir invité tout le monde. Mais les autres ayant été plus alertes que moi, et me trouvant embarrassé pour me placer, j'ai demandé à monsieur votre majordome en quel endroit je pourrais me mettre. Comme il est fort poli et fort obligeant, il m'a fait tout de suite présent d'un coup de pied, en disant qu'il me prêtait ce siège-là. A présent que j'ai mangé et que je n'ai plus besoin de son siège, je suis venu le lui rendre. Et je vous prends à témoin, Monseigneur, que je ne lui dois plus rien. Parce que, voyez-vous, quoique pauvre homme, j'ai de la conscience. Si même il voulait un autre siège pour louage du sien, il n'a qu'à le dire, je suis prêt à lui faire ce plaisir.

A ces mots, le comte et tous les assistants éclatèrent de rire, pendant que le majordome était pris d'une assez grande confusion.

Enfin, on rit si fort et si longtemps, que le comte adjugea la robe d'écarlate au bouvier, de l'assentiment même des jongleurs, qui jugèrent qu'il l'avait bien méritée.

Et le vilain s'en alla disant :

— Mon père avait bien raison qui me répétait toujours qu'il faut sortir de chez soi pour avoir chance de profit dans ce bas monde.”

ARBASAN.

L'esprit est, dit-on, la dupe du cœur ; oui, mais il prend souvent sa revanche.—GUY DELAFOREST.

## LA MODE

TOQUE AVEC PETITE CALOTTE DORÉE. POUR TOILETTE DE NOCE.—La calotte en pointe à deux étages, est faite de fil d'or crépu. Trois saillies se forment et



se posent sur le bord en fil d'archal. Coques de velours de couleur de 43 pouces de 5 pouces de large. A gauche œillets bariolés et héron blanc ; à droite trois roses sans feuillage.

## MONDANITÉS

Les personnes invitées à une bénédiction nuptiale, si elles assistent à la cérémonie, n'ont pas à envoyer de cartes ultérieurement, ni à faire de visite... à moins qu'elles n'en doivent une pour toute autre cause.

Quand les mariés et leur cortège sont rentrés dans la sacristie, — à l'issue de la messe — on va, en ce lieu, saluer le jeune couple, lui offrir ses vœux et adresser aux parents ses félicitations. Ainsi on a suffisamment répondu à la politesse de l'invitation.

\* \* \* \*

Voici les règles établies dans les écoles de beauté pour monter un escalier avec grâce et dignité : bien redresser le buste, dos droit ; relever légèrement des deux mains, le bord de la robe. Garder les hanches un peu en arrière, tenir la tête très droite.

On ne peut nier que ce ne soit bien, mais il ne faut être ni pressée ni préoccupée pour s'observer de la sorte.

\* \* \* \*

On continue à être si embarrassé pour le choix d'un cadeau de noces, que je vais encore en indiquer un. Ce sont les nombreuses demoiselles d'honneur d'une jeune mariée qui se sont réunies pour l'offrir et le confectionner en partie. Il consiste en une armoire à linge en beau chêne poli. Sur les planches de cette armoire sont rangés : quatre paires de draps, huit taies d'oreiller ; un superbe service de table de douze couverts ; du linge à thé : des dessous de plat, des chemins de table. Le tout a été chiffré par les demoiselles d'honneur au monogramme du marié garni de dentelles ou de broderies. Les différents objets enveloppés de papier de soie sont noués de rubans de satin blanc. Entre les objets, des paquets de lavande enrubannés. Puis les cartes des donatrices réunies, en éventail sous un nœud de satin blanc et un brin de fleur d'oranger. Aussi pratique que joli.

On confond trop souvent la pensée avec le rêve.—HENRI BORDEAUX.

Aimez et conservez pour ami Celui qui ne vous quittera point lorsque tous les autres vous auront abandonné.—IMITATION.

## RENSEIGNEMENTS DIVERS

## La médecine de Molière

Le médecin du grand comédien français se nommait Maurcilain.

En parlant de lui, Louis XIV dit un jour à Molière : — Vous avez un médecin : que vous fait-il ?

— Sire, répondit Molière, nous causons ensemble ; il m'ordonne des remèdes ; je ne les fais point et je guéris.

## L'emblème de chaque nation

A Athènes, la violette ; au Canada, la feuille d'érable ; en Egypte, le lotus ; en Angleterre, la rose ; en France, le lis ; puis la violette au temps des Napoléons à Florence, le lis ; en Allemagne, la fleur du maïs ; en Irlande, le trèfle ; en Prusse, le tilleul ; en Ecosse, le chardon ; en Espagne, la grenade ; en Saxe, la mignonnette ; dans les pays de Galles, la feuille de noyer.

## Golfes et baies du Canada

Les côtes du Canada sont très découpées et représentent plusieurs grands golfes, baies et anses en outre d'un nombre considérable de plus petits ; les principaux sont : à l'est, le golfe Saint-Laurent, la baie de Fundy et la baie des Chaleurs ; au nord la baie d'Hudson qui est réellement une vaste mer intérieure ayant 1,000 milles de longueur, 600 milles de largeur avec une superficie de 350,000 milles carrés, la baie de Baffin, le golfe de Boothia et les détroits de Melville et de Lancaster et à l'ouest le détroit de Juan de Fuca le golfe de Georgie et le détroit de la reine Charlotte.

## Ce que font les reines

Un journal de Paris a jugé intéressant de rechercher ce que font, pour occuper leurs loisirs, les reines et les princesses. Voici le résultat de son enquête :

La reine de Portugal cultive l'art médical. Elle pratique, tout comme nos morticoles, l'art de soulager un malade.

La reine Nathalie de Serbie est philosophe. Son dernier *Recueil d'aphorismes* (1897) n'a pas porté à faux.

La reine d'Angleterre écrit des *Mémoires* et fait des articles pour le *Court Circular*, dont elle corrige elle-même les épreuves.

La princesse Béatrix, sa fille, peint des éventails et les vend. De plus, elle écrit des romances dans les *Girl's own Paper*.

Enfin, le 24 juillet, le Burghtheater de Vienne a représenté, pour la première fois, un opéra de la reine de Roumanie.

## Une parole héroïque

Au mois d'avril 1809, le maréchal Lannes s'était enfin rendu maître de la ville de Ratisbonne après un combat opiniâtre. Un officier d'état major quoique mortellement blessé, arrive de toute la vitesse de son cheval jusque sur le petit monticule où Napoléon se trouvait entouré de ses officiers, met pied à terre et se soutenant à peine il s'avance pâle et l'uniforme couvert de sang.

— Sire, s'écria-t-il d'une voix pleine d'exaltation, Ratisbonne est à nous ! Voyez nos drapeaux flotter sur les murs de la ville ! Sire voyez vos aigles. . . .

— Monsieur vous êtes blême ? interrompit l'empereur.

— Non, sire, je suis tué ! répond l'héroïque messager et en prononçant ces paroles, il tombe mort.

## Curieuse étymologie

Cette curieuse étymologie a été relevée dans le mosaïque historique et littéraire du *Musée des Familles*. *Vertichou !* ou par la vertu du chou ! jurement fort

employé jadis, a paraît-il, son origine dans les langues antiques.

On trouve, dit le Grec Athénée, au chap. IX de son Banquet des Savants, dans les Iambes d'Hipponax :

“ . . . Mais échappé du danger, il fit sa prière au chou à sept feuilles.

“ Je t'aime plus que toute autre personne au monde, dit un jeune homme, que fait parler le poète Ananius, et j'en jure par le chou. ” Téléclide a dit aussi dans ses Prydanées : Par les choux ! . . . Epicharme, dans la *Terre et la mer* jure aussi par le chou, que Nicandre, dans ses Géorgiques, appelait chou prophétique :

“ Il paraît que ce jurement vient des Jamiens. ”

N'oublions pas que chez les Romains, au temps de Caton, le chou fut réputé comme l'aliment par excellence, et même, en cas de maladie, comme une sorte de panacée universelle.

## Remède contre le mal de mer

On préconise, en Allemagne, un singulier remède contre le mal de mer. Avez-vous à effectuer une traversée ? Munissez-vous tout bonnement de lunettes à verres rouges, et ne regardez votre prochain qu'à travers des verres rouges. Dès lors, vous éviterez le mal de mer. Cela se dit très sérieusement en allemand.

On s'appuie, pour recommander les verres rouges, sur les propriétés excitantes du rouge sur le système nerveux. Epstein a fait des expériences au sujet de l'action des couleurs sur la circulation du sang dans les vaisseaux sanguins du cerveau. Le rouge active la circulation. Or, d'après certains physiologistes, le mal de mer aurait, pour point de départ, une circulation insuffisante dans l'encéphale. Le rouge ramènerait le sang au cerveau.

L'explication ne manque pas d'ingéniosité. Quant à la pratique, elle est facile à obtenir. Il suffit de fixer un point, pendant un certain temps, à travers des lunettes à verre rouge. Il faut bien choisir son rouge, par exemple !

## Les grands sommets du monde

Nous sommes revenus en pleine saison du tourisme et des courses en montagne. Le moment est propice pour rappeler aux jeunes les grandes ascensions.

Le mont Blanc, le géant des Alpes, 4,810 mètres, (le mètre vaut une verge et quatre pouces), a été escaladé, pour la première fois, en 1787, par Saussure et Balmat.

La Jungfrau, (4,167 mètres), en 1811. Le Finsteraarhorn, (4,275 mètres), en 1812. Le Wetterhorn, (3,702 mètres), en 1854. Le mont Rose, (4,638 mètres), en 1855. Le Matterhorn, (4,432 mètres), en 1865.

Le Chimborazo, (6,310 mètres), a été escaladé, en 1802, par Humboldt. Le mont Elbrouz, (5,630), en 1868, par M. Freshfield. Le Nangat-Parbat, (6,300 mètres), par MM Mummery et Hastings. Le Kilimandjaro, (6,100 mètres), par M. Hans Meyer ; mais l'ascension n'a pas dépassé 5,049 mètres.

L'Anglais Graham et le guide suisse Bors ont fait l'ascension du Kabru, voisin du Kanchinjung, à plus de 7,200 mètres d'altitude. Rappelons enfin que, le 14 janvier 1897, l'Anglais Fitzgerald, accompagné du guide suisse Zurbriggen, a escaladé l'Aconcagua de 6,970 mètres.

Un certain nombre de montagnes ont encore résisté aux efforts des excursionnistes. Il restera des montagnes vierges pour la génération qui vient. Citons, en Asie, la plus haute, le Gaurisankar, dont la cime ne sera sans doute jamais atteinte, 9,840 mètres ; le Dapsang presque de la même altitude ; le Tagarma et le Khan Tengri. En Afrique, le sommet du Kilimandjaro, (6,000 mètres) ; en Nouvelle-Guinée le Charles-Louis (6,000 mètres).

## Baleine apprivoisée

A Chigago, on peut contempler en ce moment et cela tous les jours, une baleine apprivoisée dont la docilité et la complaisance font l'admiration de tout le monde. Installée dans un des immenses bassins qui

constituaient une des grandes curiosités de l'Exposition internationale organisée il y a quelques années dans cette ville, l'énorme cétacé connaît à merveille son gardien, vient à sa voix et s'offre à ses caresses en se soulevant hors de l'eau.

Bien plus, il se laisse mettre placidement une façon de harnais au moyen duquel le cétacé traîne un charriot autour du bassin. Les Américains sont émerveillés et c'est à qui se disputera à coup de dollars, une place dans le véhicule. N'est-il pas autrement intéressant, en effet, de se faire traîner par une baleine, autrement rare aussi que d'être porté par un chameau, une autruche ou un éléphant ainsi que le fait judicieusement observer M. de Varigny ?

L'éducation de la baleine n'est donc plus niabile. Mettant à profit le spectacle original offert à leurs compatriotes, des capitalistes américains montent une Compagnie pour exploiter l'Océan à ce point de vue, avant dix ans on prendra un bateau attelé d'une baleine pour faire une promenade en mer avec autant de facilité qu'on prend un fiacre, un omnibus ou un tramway. Ne sera-ce pas charmant ?

## Histoires d'éléphants

On nous en a beaucoup conté, mais il est temps de les redire puisque l'espèce va disparaissant et qu'on ne les connaîtra plus au siècle prochain qu'au Muséum, par leurs défenses qui, peu à peu, deviendront préhistoriques. Donc sous ce titre, AU SERVICE DE LA REINE, le *Mac Clure's Magazine* consacre un reconnaissant article aux éléphants militaires qui sont, pour l'armée des Indes, des auxiliaires si précieux. On n'imagine pas les services de toute sorte que, grâce à leur intelligence plus encore qu'à leur force, peuvent rendre ces pesants pachydermes. Comme artilleurs et comme pontonniers, ils sont incomparables. Lorsqu'ils ont apporté jusqu'au bord du fleuve les pièces de bois qu'on a chargées sur leur échine, ils aident avec une merveilleuse adresse à la construction des radeaux et des ponts. Si l'on enfonce des pieux, ils entrent dans le fleuve, se placent en amont des hommes et protègent le travail en opposant à la violence du courant la masse énorme de leur corps. S'ils voient des poutres s'en aller au fil de l'eau, ils les saisissent au passage et les maintiennent jusqu'à ce qu'on les ait fixées. Artilleurs, ils font mieux que personne les manœuvres de force, et, sur ce point, leur réputation est tellement établie que, quand une pièce s'embourbe, officiers et soldats, au lieu de s'agiter, s'assoient tranquillement sur les rochers voisins et regardent opérer les éléphants. Ceux-ci s'assemblent autour du canon embourbé, l'examinent soigneusement, tâtent les roues, l'affût, calculent et se consultent, puis, comme s'ils avaient pu se répartir la besogne, combinent leurs efforts en les appliquant toujours aux points où ils doivent être le plus efficaces. Pendant ce temps, deux ou trois camarades se tiennent auprès des attelages de buffles, dès qu'ils voient la pièce dégagée, ils les stimulent par de légers coups de trompe ou, au besoin, par des barissements si terribles que les buffles obéissent comme des moutons. Car ce sont des buffles, à défaut de chevaux, qu'on attelle aux canons. Les éléphants consentent bien quelquefois, en montagne, à porter sur leur large dos des pièces démontées ; il est rare qu'ils veuillent les traîner ; en tous cas, ils refusent absolument de se laisser atteler à de simples voitures. Comme tous les militaires appartenant aux armes savantes, ils professent un profond mépris pour les autres corps de troupe. Artilleurs, pontonniers et soldats du génie, ils n'ont jamais voulu condescendre à une besogne de “ tringlots.”

## Poignée de devinettes

— Qu'est-ce qu'on voit dans une minute, deux fois dans un moment et pas une seule fois dans cent ans ? — *La lettre M.*

— Qu'est-ce qui rend toutes les femmes semblables ? — *L'obscurité.*

— Qu'est-ce qu'on voit souvent faire mais qu'on ne voit jamais quand c'est fait ? — *Un salut.*

## CONSEILS PRATIQUES

*Pour détruire les pucerons des arbres à fruits.*—On fait une décoction de savon, du soufre en poudre, de poivre et de sel de cuisine, et le soir, après le coucher du soleil, on immerge dans ce liquide les jeunes rameaux, on en asperge les fruits et, le lendemain, tous les pucerons seront morts sans que les jeunes feuilles aient rien souffert.

*Quelques emplois du pétrole.*—Le pétrole (huile de charbon) enlève les taches sur les meubles vernis ; il nettoie parfaitement et fait briller comme de l'argent les ustensiles en étain (fer-blanc) en versant sur un chiffon de laine avec lequel on frotte l'objet. Il est aussi d'un usage précieux pour l'entretien des chaussures dont il assouplit le cuir durci par l'humidité et lui rend la souplesse du neuf.

*Pour conserver les fruits frais pendant des années.*—On lavera du sable blanc fin, jusqu'à ce que l'eau reste très claire après le lavage. Alors on versera par dessus du cognac ou de l'eau-de-vie, puis on place les fruits—ceux-ci ne devront être ni trop, ni pas assez mûrs—dans des récipients de terre ou de bois. On répand alors le sable préparé dans le vase, de façon à ce qu'il ne gâte pas les fruits.—Il faut que le vase de terre ne séjourne pas trop au frais, et celui de bois trop à la chaleur.

*Remède contre les fourmis, les moustiques et les souris.*  
—Les fourmis et les souris, même les moustiques, ont

horreur de la menthe. Mettre de la menthe fraîche dans les armoires où on redoute ces ennemis, et on est sûr qu'ils ne viendront jamais. Avoir soin de renouveler les branches de menthe de temps en temps. En mettre dans sa chambre, sur son lit, éloigne les moustiques ; se laver avec quelques gouttes d'alcool de menthe dans son eau de toilette, éloigne également ces ennuyeux *cousins*.

5.—Les cours se suivent et ne se ressemblent pas.  
6.—La folle vient aux nains.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N. 798

Métagramme.—Herbe et Gerbe.

Enigme.—Flamme.

Problème pointé.—Ce qui me dégoûte de l'histoire, c'est de penser que tout ce que nous voyons sera de l'histoire un jour.

## JEUX ET AMUSEMENTS

## ANAGRAMME

Différemment écrit nous formons un contraste ;  
D'un côté la misère, et de l'autre le faste.

## PROBLÈMES CHIFFRÉS

1 v82468 w48 51 x84y8228 2855198 34 h0 21z8  
8338 28 6854z08 71y2 38 9k846.

## CHARADE

Chez tous les boulangers l'on trouve mon Premier.  
En cherchant dans la gamme on verra mon Dernier.  
Hâtez-vous, paresseux, d'imiter mon Entier.

## COQUILLES AMUSANTES

- 1.—Le bateau de la Hève fuit au jour.
- 2.—Manger les tartes qui sont sur le sable.
- 3.—Il faut plus d'un loup pour abattre la Chine.
- 4.—Il y a magots et magots.

## GRAVURE-DEVINETTE



Le pauvre chasseur est bien inquiet. Il vient de perdre de vue son chien. Aidons-lui à le retrouver.

## Toute Chose qui a du Succès, Suscite des Imitateurs.

Abbey's Effervescent Salt a des succès. Il a du succès en prévenant les maladies, et en guérissant celles qui sont déjà développées. Il a du succès en gagnant par ses propres mérites, l'approbation des principaux médecins, et des journaux de médecine de la Grande-Bretagne et du Canada.

Voilà pourquoi une grossière imitation d'Abbey's Effervescent Salt a été mise sur le marché. Les auteurs de cette insulte à l'intelligence du public sont des imprimeurs de London, Ontario. Leur objet étant de reproduire, aussi bien que possible, le paquet qui renferme Abbey's Effervescent Salt. La poudre mauvaise et malpropre que contient leur paquet, n'avait même pas l'avantage, d'être agréable au goût. La Haute Cour de Justice a décerné un bref d'injonction contre ses propriétaires et sa vente a été arrêtée ; mais, cependant,

### NOUS DONNONS AVIS AU PUBLIC

de s'assurer qu'on lui vend bien Abbey's Effervescent Salt, quand il le demande. Les marques des paquets authentiques sont ornés du portrait de Shakespeare. Voyez s'il s'y trouve.

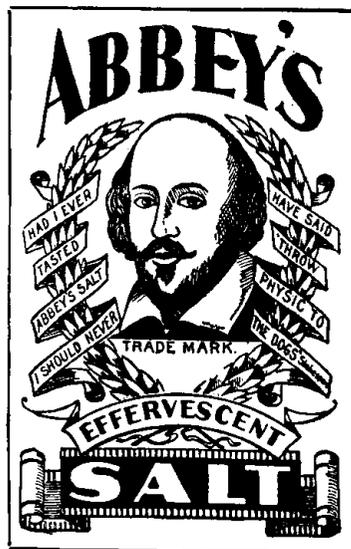
Il n'y a pas de sel effervescent autre que Abbey's Effervescent Salt.

#### EVITEZ LES SUBSTITUTIFS.

(Du "Canadian Druggist.")

Dans certains cas, vendre un substitutif, est tout à fait aussi reprehensible que de donner, délibérément autre chose, que la préparation ordonnée, et nous venons précisément d'avoir connaissance d'un cas de ce genre. Abbey's Effervescent Salt est reconnu par les médecins, ainsi que le public, comme un remède précieux. Sa vente a été presque phénoménale, et ce fait est dû, à sa réelle vertu médicinale. C'est pourquoi, on a mis sur le marché, un paquet, presque semblable, quant à l'apparence, aux dimensions, et à la forme de la bouteille et du paquet authentiques, et ornés d'une étiquette aussi bien imitée que possible, dans le but, sans doute, de tromper le public.

Il a malheureusement, été acheté par des pharmaciens qui, la chose est possible, n'ont pas remarqué l'intention évidente des fabricants, et n'ont pas pris en considération, la perte de clientèle qui doit inévitablement résulter, de tout tentative de le vendre, à la place d'article, qu'il cherche à supplanter.



En vente chez tous les pharmaciens. Grandes bouteilles, 60c ; bouteilles d'essai, 25c.

**UNE CURE N'ATTEND PAS L'AUTRE**

Telle est la succession rapide des guérisons merveilleuses opérées par les

**PILUL S CARDINALES**  
DU DR ED MORIN

Monsieur F. GINGRAS, de Québec, souffrit, durant des années, de Scrofule, Pauvreté du sang, Eczémas, Maladies de la peau, éruptions sur tout le corps, etc., etc., sans pouvoir trouver jamais aucun remède qui pût le guérir. M. GINGRAS menait une vie des plus misérables, ayant toujours quelques maux à souffrir.

Comme bien on pense, ce monsieur avait consulté plusieurs médecins et fait usage d'un grand nombre de remèdes, il voyait souvent l'annonce des célèbres "PILULES CARDINALES" du DR ED MORIN, tant dans les journaux français et anglais du DOMINION et des ETATS UNIS. L'idée lui était venue parfois de les essayer, mais la volonté avait sans cesse refusé, alléguant l'insuccès complet, des

nombreux médicaments déjà employés. Cependant, à la suite d'une grave complication survenue dans son grave état de santé, M. GINGRAS dut essayer ce remède tant vanté.

Quelques jours d'usage suffirent amplement pour le convaincre de la supériorité incontestable des "PILULES CARDINALES." Il en continua l'emploi encore plusieurs semaines. Sous l'heureuse influence de cet excellent remède, M. GINGRAS se voyait revenir à la santé, et finalement fut guéri, s'étant toujours bien porté depuis cette époque.

M. F. GINGRAS est demeuré reconnaissant envers un remède qui l'a sauvé.

Les femmes pâles, faibles, anémiques; les jeunes filles énervées, travaillant dans les ateliers ou les manufactures, trouveront dans l'emploi des "PILULES CARDINALES," le remède à leurs maux. Qu'elles en fassent l'essai

SE VENDENT PARTOUT

EFFET RAPIDE

Les affections des voies respiratoires sont guéries par le *Baume Rhumal*.

**Monuments Funéraires**

En Marbre et Granit. -- --  
Ouvrages de Bâtisses et de  
Cimetières. — Tous Genres. -- --

**J. Brunet, Côte des Neiges**

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.



**La Santé à Bon Marché**

Toute personne, c'est connu, qui prend le matin un verre de cette bienfaisante **Eau Minérale RADNOR**, gagne en vigueur chaque jour. Cette eau, si agréable à boire prise à jeun, débarrasse le système de toutes ses impuretés. Elle prévient un grand nombre de maladies et prise régulièrement elle purge le sang, l'enrichit et donne une vigueur peu commune à toute personne qui l'emploie, quel que soit son âge, sa constitution et sa santé.



**SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE des FRAIS FUNÉRAIRES**

Ne fait pas seulement les enterrements de ses abonnés. Elle entreprend les funérailles privées à des prix défiant toute compétition.....

TOUT EST DE PREMIÈRE CLASSE

EMBAUMEMENT SCIENTIFIQUE.

1756 Rue Sainte-Catherine

BELL EST 1235.  
TEL: MARCHANDS 563.

Bureau: Toujours ouvert.

**Ouverture des Ecoles**

"LE LOUVRE" a organisé, pour la prochaine saison scolaire, une grande vente spéciale

D'ARTICLES DE VETEMENTS ET DE FOURNITURES POUR FILLES ET GARÇONS

**Le LOUVRE**

Qui s'est surpassé en cette circonstance, obtient le plus grand succès. Les mères de famille accourent de toutes parts et se déclarent émerveillées.

Bonnes et Jolies Choses toutes Marquées. A Bas Prix Incroyables!

Du bon goût, du solide, du nouveau et du bon marché, voilà l'attrait principal de cette vente, si bien organisée, de l'aveu de toutes les mères qui s'y connaissent. Ça éclipe tout ce qu'on a offert jusqu'à présent.

Venez au "LOUVRE" pour habiller vos Filles et vos Garçons!

Vous y trouverez tout ce qu'il vous faut en fait de

BONS VETEMENTS. BONNE LINGERIE, CHAUDES FOURNITURES DE LITS.

Nos Tailleurs et Modistes font la spécialité d'habiller les enfants. Ils vous montreront plusieurs patrons nouveaux—tous élégants et offrant un confort réel. Coupe et Confection au plus bas prix de Montréal.

**N. TOUSIGNANT,** Rue Saint-Laurent  
Coin rue DeMontigny.

**Dentiers...**

en Imitation de Corail

Chez les Dentistes Modernes....

**TRESTLER, GLOBENSKY & MARTEL**

Ces dentiers en imitation de corail se rapprochent tellement du naturel, qu'ils font l'admiration de tous.

LE PALAIS de ces dentiers s'ajuste à la perfection, et il n'est pas nuisible.

L'Email des dents est l'emblème des dents naturelles que la carie n'a jamais touchées, pendant que la teinte des genives est d'un rose vermeil.

Venez les voir, c'est une nouveauté.

Dentiers en caoutchouc de \$5 00 à \$10.00  
Couronnes en or = - - 4.00  
Dents aurifiées de - - \$2. 0 à \$4.00

Par un procédé nouveau nous extrayons les dents POSITIVEMENT sans douleurs.

Dents posées sans palais. Il n'y a pas de meilleure garantie à donner que celle de la raison sociale bien connue établie depuis 1855 de

**TRESTLER, GLOBENSKY & MARTEL, Dentistes,**  
1920 Rue Sainte-Catherine.

N. B. — Remarquez que nous avons transporté nos Bureaux au coin des rues Ste-Catherine et St-Laurent, au-dessus des magasins de E. Lepage & Cie, où nos clients peuvent prendre l'ascenseur qui les conduit dans nos bureaux.  
T., G. & M.

LA PHTISIE ET LES ENFANTS

Il a été démontré de la manière la plus péremptoire que le lait provenant d'une vache tuberculeuse peut transmettre les germes de la consommation à ceux qui en font usage à l'état cru, et nous trouvons dans cette vérité admise de toutes les sommités médicales et vétérinaires, l'explication de la tuberculose intestinale (consommation des intestins) chez les enfants soumis à l'allaitement artificiel.

Que l'on s'étonne, après cela, du grand nombre de décès qu'enregistre chaque semaine la statistique de la mortalité chez les enfants. Il y a cependant un moyen bien simple, à la portée de toutes les mères, d'éviter cette terrible maladie qui s'appelle la consommation des intestins chez les petits enfants. Qu'elles substituent au lait suspect, une alimentation approuvée par les professeurs de nos universités, par nos chimistes officiels : *La Peptonine*, l'aliment par excellence pour les jeunes enfants, un aliment pur, parfaitement stérilisé, qui assure la croissance et le développement réguliers des enfants et les préserve des coliques, dérangements d'estomac, vomissements, diarrhées, choléra, que l'on observe chez les enfants dont le lait constitue l'aliment exclusif. On trouve la Peptonine dans toutes les bonnes pharmacies et épiceries, à 25 cents la grande boîte, un prix accessible à toutes les bourses. Au besoin, on peut s'adresser au Dépôt Principal, 382, avenue de l'Hôtel-de-Ville, Montréal Téléphone Bell, East 1288.

Dégout de Nourriture.

Chez quelques jeunes personnes affectées de pâles couleurs, l'estomac manifeste une répulsion extra ordinaire pour les aliments et les boissons. Les viandes rouges, les rôtis, vins de quinquina sont l'objet d'un dégoût insurmontable; tandis que les pauvres malades réclament avec instance des aliments doux ou des salades et des sauces acides, des radis, des pommes pas mûres et d'autres crudités. Dans ces circonstances, il faut simplement faire droit aux exigences de l'estomac qui commande en maître. En même temps, vous ferez prendre à ces intéressants malades des Pilules de Longue Vie du chimiste Bonard qui, dans un temps relativement court, rétabliront parfaitement la santé et feront disparaître les dispositions anormales. Dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 5 c. la boîte. Envoyées par la maille sur réception du montant en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale. Boîte 383, Bureau de Poste, Montréal.

REMEDE POPULAIRE

Le Sirop Dr Ed Morin, fort recommandé dans tous les cas de maladies des enfants : coqueluche, dysenterie, diarrhée, insomnie, toux, etc., etc. Donnez ce remède incomparable à vos enfants d'après les directions indiquées sur chaque étiquette. Se vend couramment et toutes les mères de familles le demandent.

GUERISSEZ-VOUS DE L'AMENORRHEE, JEUNES FILLES

Cette affection douloureuse—causée par le "Beau Mal"—est le résultat d'un refroidissement subit ou de quelque émotion violente suivie d'un ébranlement cérébral. Les jeunes filles de constitution délicate y sont principalement exposées. Les parents commettent donc une faute grave en envoyant leurs filles, traversant la période critique, dans les écoles ou les pensionnats.

Lorsque la mère de famille s'est aperçue que sa fille a atteint le moment critique, désigné par la nature, elle doit bien se garder de l'envoyer à l'école; elle l'obligera, au contraire, à prendre

de l'exercice en plein air, à monter à cheval et lui fera prendre du "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière, jusqu'à complet rétablissement. Ce spécifique reconnu souverain dans toutes les affections des femmes est vendu \$1.00 dans toutes les pharmacies. "Female Plasters" du même docteur, 25 cents. Vous pouvez demander ces remèdes au Dr J. LARIVIERE, Manville, R.-I. Liste de questions sur les maladies des femmes envoyées sur demande.

Perte d'Appétit.

Beaucoup de personnes, à la suite de travaux excessifs ou de surmenage intellectuel, perdent l'appétit; il y a dépérissement, les forces disparaissent, le visage devient pâle, le sang perd sa belle couleur vermeille naturelle et toutes ses qualités. Il importe de remédier sans retard à un état de choses alarmant et dangereux, s'il venait à se prolonger. Si vous consultez votre médecin, il vous dira que c'est le sang qui fait défaut, qui ne renferme plus les éléments nécessaires et il vous ordonnera les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui vous rendront rapidement la force et la vigueur perdues. Dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c. la boîte. Envoyées par la maille sur réception du montant, en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale. Boîte 383, Bureau de Poste, Montréal.

AUCUN DOUTE POSSIBLE

Les affections de la gorge et des poumons sont guéries par le *Baume Rhumal*.

Jeunes Filles aux Pâles Couleurs.

Une maladie particulière au beau sexe, la chlorose ou, autrement dit, les pâles couleurs. Cette affection atteint surtout les jeunes filles; elle est caractérisée par une pâleur jaune-verdâtre de la peau, avec écoloration des lèvres et des ongles; de la nonchalance physique et morale; de la tristesse; des pleurs sans sujet, du mal de tête, des névralgies dans les côtes, dans les flancs, au cœur; des étouffements, des battements de cœur, etc., etc. Toutes ces maladies qui provoquent chez les malades d'insupportables souffrances, parce que le système nerveux est ébranlé, disparaîtront comme par enchantement au moyen des Pilules de Longue Vie du chimiste Bonard, recommandé par les sommités médicales du monde entier. Ces merveilleuses pilules se trouvent dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c. la boîte. Envoyées par la maille sur réception du montant en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale. Boîte 383 Bureau de Poste, Montréal.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

ARTICLES D'ÉTÉ

Correspondant direct de tous les journaux français. Supplément du Petit Journal, 3 cents franco partout, l'Exposition de Paris 1900, un fascicule par semaine, 15 cents. La Vraie Mode, la Mode Nationale, l'Écho de la Mode avec patron découpé, 5 cents. Dictionnaire Larousse, un fascicule par semaine, 15 cents. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris. Toute commande exécutée à trois semaines d'avis.—

**LE RIFLE, DE BARBE** et toutes les maladies de la peau, guéris en peu de jours par la **POMMEAU ANTISEPTIQUE DU Dr RAMEAU**. Guérison garantie. Dans toutes les pharmacies. Par poste, \$1.00. Pharm. Lecours, 370, rue Craig, Montréal.

**Dr J. G. A. Gendreau**  
CHIRURGIEN-DENTISTE  
20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.  
Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.  
Tel. Bell: Main 2818.

LA MEILLEURE Machine à Laver

La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

Et la moins coûteuse.

Un enfant la manie sans fatigue. Elle ne déchire pas le linge. C'est la machine préférée, et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

Il n'est pas nécessaire de faire bouillir ni se servir de laveuse.

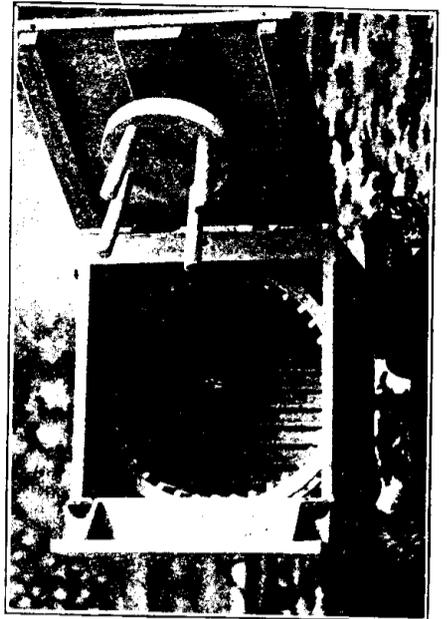
Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

2<sup>e</sup> Vendues AU COMPTANT ou bien PAYABLES A LA SEMAINE.

Tordueuses neuves, posage de rouleaux et réparations de tordueuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

**A. HOULE, Propriétaire,**  
1171 Rue Ontario, Montréal.

Succursale: 101 rue du Pont, Québec.



Vente Préliminaire à BON MARCHÉ

Les améliorations que nous faisons subir à nos **GRANDS MAGASINS**, nécessitent le déplacement de plusieurs départements qui sont encombrés de marchandises, que nous sommes déterminés de vendre à **Grande Réduction** plutôt que de les déménager d'un étage à l'autre.

Profitez de cette vente unique que nous sommes forcés de faire pour faciliter les travaux.

Voyez s'il y a des marchandises et des prix semblables aux nôtres.

Rien autre chose que du Bon Marché. — Voyez —

SOUS VETEMENTS.

Cache Corset, prix extraordinaires. Bsez bien: 14c, 19c, 29c. Tous sont finis avec Broderie Suisse.

Chemises avec volants, quelque chose qui doit vous surprendre, 29c, 39c, 49c.

Calçons très bien finis, ces prix sont remarquables par le bon marché, 21c, 25c, 33c.

Robes de nuit pour fillettes 35c. Pour dames, quelque chose d'extra, 45c. Une autre ligne spéciale 83c.

Jupons, une ligne toujours vendue à \$1.10, spécial à 83c. Une autre ligne remarquable par sa beauté et le chic, prix régulier \$1.50, pour \$1.05.

Tabliers pour fillettes 29c, 33c, 37c. Pour dames avec volants, 19c, 23c, 29c, 33c, 37c.

Bonnets vendus à n'importe quel prix. Il nous faut les vendre sans réserve, 19c, 39c, 49c.

Jupes de robe, en Alpage noir uni et fleuri, très bon marché à \$1.9. En drap très fin, toujours vendues \$ 33, spécial à \$1.50.

Collerettes en feutre anglais, dans toutes les couleurs et dessins, chic. Prix bien connu à \$1.50, pour cette semaine \$2.79.

N'oubliez pas la maison populaire de **J. N. Brossard & Cie**  
1453 rue Ste-Catherine, coin Montcalm.

**ST-NICOLAS**, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris, France.

BAUME ROYAL ITALIEN Le Grand Embellisseur du teint et la Merveille Chimique de Florence (Italie) FAITES-EN L'ESSAI



Afin de démontrer les remarquables et magnifiques résultats apportés par cette incomparable préparation dans l'embellissement du teint, nous en enverrons, sur réception de 10 cents, une quantité suffisante pour convaincre d'importance quelle dame que le BAUME ROYAL ITALIEN est le plus remarquable et le seul embellisseur faisant, promptement et permanemment, disparaître les rides, les boutons, points noirs, bulbes, taches, etc., qui gâtent le visage des

plus jolies femmes. Il rend le peau veloutée, le teint délicat, est hygienique, est invisible et absolument inoffensif. Envoyez 10 cents pour une bouteille échantillon ou un timbre de 2 cents pour une brochure contenant tous les détails particuliers sur la beauté de la figure.

ITALIAN DRUG CO., 267 ST-JACQUES, MONTREAL

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

**PLUS D'ASTHME**  
Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la **POUDRE CLÉRY**

Ont obtenu les plus hautes récompenses Gros: Dr CLÉRY à Marseille (France) Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

La Silverine Nettoie et Lave Tout!

Ne détériore ni le linge, ni les meubles, ni les prélatrs, ni aucun métal— Met les mains comme du satin— Rapide, hygienique et sans fatigue.

Tel. Bell Est 836.

La Silverine Company, 1427, rue Ste-Catherine, Montréal

### Les Dames

Qui désirent avoir une magnifique paire de bottines et de Pantoufles, sont invitées à venir voir notre assortiment et nos prix.

## RONAYNE BROS.

2027 rue Notre-Dame

Coin Place Chabollez.

Trente ans de Succès

**GUÉRISON CERTAINE**  
en 2 heures  
sans COLIQUES ni NAUSEES  
sans AUCUNE PURGATION

ni avant  
ni après  
du

**VERSOLITAIRE**

CAPSOLES  
**L. KIRN**

à l'Extrait éthérifié  
de FOUGÈRE Mlle Pure  
sans Calomel.

M. Kirn se garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

PARIS, Pharmacie MAUSOU,  
54, Boulevard Edgar-Quinet  
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

### Le Petit Windsor



Restaurant  
des Gourmets

101, RUE  
ST-LAURENT

JOS. POITRAS, Prop.  
A. CLOUTIER, Gérant

OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

**Un PRÊTRE**

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT

**PILULES AN-ONIO**

toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.

Ph<sup>ie</sup> MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

**LA QUINZAINE MUSICALE**, 50 année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, a usi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

## DIVISIONS EN FRÈRES

**UNE PART POUR VOUS.  
UNE PART POUR NOUS.**

C'EST JUSTE, n'est-ce pas? Nous avons fait un PETIT PROFIT sur chaque verge de marchandises que nous avons vendues. Il reste toujours des **COUPONS**. Nous allons les SACRIFIER à votre avantage. Prenez votre part dans ces **COUPONS** étalés sur 3 tables dans notre soubassement, se composant de

**Tweeds, Cotons, Indiennes, Coutils,  
Toile à Nappe, Nets à Rideaux,  
Tapis, Prélarts, Etc., Etc.**

Rien de plus beau que ces **MATINEES** que nous vous offrons à ces vils prix.

MATINEES valant 75c, données à ..... **25c**  
MATINEES valant de 75c à \$1.55, données à ..... **50c**

### VOICI UN BARGAIN SPECIAL

Encore une balance de **500 verges de SOIES TRANSPARENTES** que nous sacrifierons à ..... **15c**

### ARTICLES TRES UTILES

Vous en aurez tous besoin à ces **BAS PRIX**.

**COUTILS** de couleurs, considérés comme bonne valeur à 20c. Nous les sacrifierons à ..... **10c**  
Longueurs de **PRELARTS** de 2 à 15 verges seront sacrifiées sans merci, sans égard à la qualité ou au prix coûtant. Profituez-en. Nous les vendrons à ..... **15c**

**MODES** Continuation de la vente à bas prix de nos **Chapeaux garnis et non garnis**, consistant en **Nouveautés** de la saison. Ces **réductions** sont des plus importantes. N'y manquez pas. C'est une **chance unique** de vous coiffer à la mode pour bien peu d'argent.

**Archambault Frères,** 1501 STE-CATHERINE,  
COIN AMHERST.



Fumez le **La Champagne** Cigare

Préférés des connaisseurs  
— Fait du plus pur Havana — Supérieur à tous les autres cigares à 10 cts.

### Nouveaux Gants de Kid

Nuances Recherchées: CYRANO, VIOLET, Etc.

**GANTS de Kid Noir**, faits sur mesure, garantis et ajustés — Brodés.  
**\$1.00** et plus la paire.

**GANTS de Kid**, 4 boutons, couleur ou noir.  
**50 cts** la paire.

**GANTS d'hommes**. 75 cts et plus.

**Gants et Corsets**  
Réparés à P. u de Frais.

**J. B. A. LANCTOT,** - 152 rue St-Laurent

Fabricant de Gants

SPECIALITE DE CORSETS D. & A., P. N., P. D., R. & G., etc., etc.

**Plumes et Duvet** et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.

Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix!

**Montreal Feather Co.**

476, Rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.

Tel. Bell Est 290.

**JOURNAL DE LA JEUNESSE**, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

**MON JOURNAL**, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

## Pour Toilettes Distinguées!

De belles Etoffes Noires venant d'être reçues! Un choix superbe — De Nouveaux Dessins — et des Bas Prix sans pareils!!

Telles sont les offres alléchantes de la Maison

## Letendre & Arsenault

Cette Maison si essentiellement canadienne et à la fois si ancienne et si moderne — établie au

**No 1593 rue Sainte-Catherine**

A consulter le tableau suivant:

### Nouvelles Marchandises Noires

Une riche importation de ces marchandises venant d'arriver par le Steamer Amarynthia:

**8 colis** de Marchandises Noires de toutes sortes.

**Crépons** riches, nouveaux dessins, à 58c, 75c, 90c, \$1.00, \$1.25, \$1.50, \$1.75, \$2.00, \$2.50 et \$3.00. Cette importation est du dernier "chic." Rien de plus nouveau.

**Lamas Noir**, superbe étoffe d'un noir étoffe de deuil et absolument de demiesaison. Valeurs exceptionnelles à **30c et 40c**. Valant le double!

**Nouveau Cachemire** garanti pure laine, valant 40c pour ..... **22c**  
Voir ce "Job!"

**Cachemire velouté** très riche et du dernier genre, valant 60c pour ..... **42c**

**Une Légion de Coupons Noirs** Offre extraordinaire de 300 **COUPONS** en étoffes noires de tous genres.

### Garnitures Noires Nouvelles

convenant à toute étoffe noire. Quelque chose de très distingué! Notre réputation dans ce genre d'étoffe est bien établie et aucune maison n'offre rien de semblable comme bon ton et bas prix réels.

**HOMMES FAIBLES**



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilite, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

**PASTILLES du Dr. JEAN**

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franco de port  
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**  
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame; C. O. Dacler, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

**Crème à la Glace**

Machine "OHIO" à faire la crème à la glace. Machine parfaite, fonctionnant très rapidement. La seule machine pour faire la velvetized cream.

**Hamacs** Un choix superbe à bon marché.

Boyaux d'Arrosage

**L. J. A. Surveyer**  
6 RUE ST-LAURENT



★ VIN ★  
**ST-LEHON**

◆◆◆  
Naturel,  
Tonique,  
Stimulant.

◆◆◆  
En vente dans les  
meilleures phar-  
macies.

**LAPORTE,  
MARTIN  
& CIE,**

Seuls agents au  
Canada.

**LA NOUVELLE REVUE**

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice: **Mme Juliette Adam**

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT — Un an 6 mois 3 mois  
Paris et Seine 50f 28f 14f  
Départements 56f 29f 15f  
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Étranger.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé,  
St Louis de Gonzague.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, S.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie  
Prix: Une obole, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD.

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

**U. PERREAU**

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

3055

80-11-07



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)**

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

**La Société Nationale de Sculpture**

Au Capital de \$50.000

Organisation nouvelle. Personnel transformé du Directeur au commis.

COURS PUBLICS ET GRATUITS DE STATUAIRE, ART INDUSTRIEL, ARCHITECTURE, ETC.



DISTRIBUTION MENSUELLE D'ŒUVRES D'ART PAR VOIE DE TIRAGE

3,500 LOTS VALANT \$49,742 CHAQUE MOIS

1er Lot ... valeur \$10,000	4e Lot,.... valeur \$1,000
2e " " " 4,000	2 Lots.... " 500
3e " " " 2,000	5 " " " 200

Et quantité d'autres lots de moindre valeur.

Le PROCHAIN TIRAGE aura lieu le 24 AOUT 1899, au No 175 rue St-Jean, à Québec.

PRIX DU BILLET: 25c, 50c, \$1.00—En vente partout

T. ARCHAMBAULT, Gérant  
J. COCHENTHALER, Agent Général pour Montréal  
No 134, rue Saint-Jacques

**CORSETS**



Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets. Coupe parfaite. Toujours en stock les

**R.G. - P.D. D.A.**

**FERRISS, Etc**

**C.-J. GRENIER,**

2310 Ste-Catherine, Près rue Mansfield.

1613 Ste-Catherine, Près rue St-Hubert.

**Institut Dentaire Canadien**

BUREAU PRINCIPAL

2, rue St-Denis, Place Viger

Tel. Bell Main 2184.

SUCCURSALE

395, rue Rachel, coin St-Denis

Tel. Bell East 846.

La succursale est ouverte: Le matin, de 7 à 9—Le midi, de 12 à 2—Le soir, de 6 à 9.

Un médecin est attaché à l'Institut. Nous avons une bonne pour assister les personnes craintives.

**Dr JOS. VERSAILLE,**

DENTISTE

— GERANT



Avant l'emploi.



Après l'emploi.

**POILS FOLLETS**

Enlevés instantanément par le

**BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE**

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors, oignons, incrustation des ongles soignés par

**Mme GEO. TUCKER,**

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

437 et 443 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

**HOTEL RIENDEAU**

JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable  
Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1603. MARCHAND,

Bureau de Télégraphe: Great North Western et C.P.R.

# L'OISEAU DU DÉSERT

## VI

## LES MINES

(Suite)

La question peut vous paraître singulière ; mais nous voyions tant de monde là-bas, qu'aujourd'hui, après tant d'événements fâcheux, je suis un peu excusable d'avoir oublié les noms et les visages."

Le vicomte sentit le piège et se hâta de répondre qu'il ne se souvenait d'avoir eu aucune relation avec la famille Brissot avant l'époque présente. En même temps il raconta par quel hasard il avait vu les dames pour la première fois la veille au soir, à Dorling.

Cette explication ne paraissant pas encore endormir les soupçons du mari jaloux, Martigny ajouta galamment :

" Mme Brissot et Mlle Clara ne sont pas de ces femmes que l'on peut oublier quand on les a vues une fois. Depuis mon départ de France, je n'ai pas rencontré d'aussi charmante personne que Mlle Clara."

Pour le coup la glace fut rompue. Soit que le négociant se sentit chatouillé dans son affection paternelle, soit que cette admiration pour sa fille fût à ses yeux une garantie contre une admiration trop passionnée pour sa femme, il reprit d'un ton plus ouvert :

" Oui, oui, vous avez raison, monsieur le vicomte, Clara est certainement la plus jolie personne de toute l'Australie. Cependant c'est pour elle que je travaille, que je cherche à faire promptement ma fortune, que je m'expose ici à toutes sortes de fatigues et de dangers... Aussitôt que j'aurai gagné de quoi la marier richement, je me hâterai de quitter ce pays où un honnête homme est presque une exception... Mais, pardon ! ajouta-t-il aussitôt, c'est de vous qu'il s'agit en ce moment... Apprenez-moi donc en quoi je peux vous être utile."

Et alors seulement il tendit la main à Martigny avec une apparente cordialité.

" En bien des choses, monsieur Brissot, répliqua le vicomte ; je suis tout nouveau dans ce pays, et quoique je ne me rebute pas facilement, je peux me heurter à bien des obstacles. Ce que je souhaiterais pour le moment, ce serait un gîte et un souper ; plus tard, je vous demanderai vos bons conseils et votre assistance afin de me faire réussir dans mon métier de chercheur d'or."

— Vous êtes donc déterminé à travailler aux mines ? répliqua Brissot en hochant la tête ; mauvaise affaire, mon cher compatriote ; le métier ne vaut plus rien ; les nuggets deviennent rares, et la plupart des claims sont déjà épuisés... Cependant, si vous persistez dans votre dessein, je prierais le *chief commissioner*, dont je suis connu, de vous concéder un terrain où vous aurez quelque chance de succès.

— Mille grâces, monsieur Brissot ; et, en outre, vous voudrez bien me fournir, à un prix raisonnable, les outils qui me sont nécessaires. Quant au logement dont j'ai besoin pour moi et pour mon cheval...

— Un cheval va vous devenir inutile, monsieur le vicomte, et si vous m'en croyez, vous enverrez sur-le-champ le vôtre au bazar où il sera vendu à la criée par les huissiers priseurs, car rien n'est cher ici comme la nourriture et le logement d'un cheval. Pour vous, je vais vous conduire à une hôtellerie voisine dont le propriétaire est une de mes pratiques, et sur mes recommandations, peut-être consentira-t-il à vous nourrir et à vous loger au prix modeste de six dollars par journée.

— Six dollars ! trente francs de France !... s'écria le vicomte en faisant la grimace.

— On ne saurait payer moins, et encore tout a bien baissé depuis quelque temps.

— Monsieur Brissot, reprit Martigny avec sa rondeur accoutumée, j'avais espéré, j'en conviens, que vous pourriez me recevoir chez vous comme pensionnaire et m'admettre à partager votre nourriture et votre logis " pour mon argent," comme disent les Anglais.

— Notre nourriture, répliqua le négociant d'un ton d'ironie, consiste dans les provisions de bouche que nous n'avons pu vendre et qui risqueraient de se gâter ; quant à notre logement, nous n'en avons pas d'autre que ce magasin... Et tenez, Pedro, ajouta-t-il en s'adressant au mulâtre, montrez au gentleman nos chambres et nos alcôves."

D'énormes comptoirs, chargés de marchandises, étaient disposés sur deux rangs, le long de la galerie. Le mulâtre abaissa les châssis qui la fermaient, et on vit, dans l'intérieur de ces espèces de niches, plusieurs maigres lits composés d'une couchette d'étoupe et d'une simple couverture. A portée de chacun de ces lits se trouvaient des amas d'armes, sabres, fusils et pistolets, qui semblaient être là en permanence.

" Vous pouvez avoir une idée de l'aimable vie que nous menons ici, reprit Brissot ; après les rudes travaux de la journée, il nous faut être sur le qui-vive toute la nuit. Brûlés vifs avec nos marchandises, ou pillés et assassinés, voilà le sort qui nous attend si notre vigilance vient à se ralentir ; et chaque nuit nous avons une alerte... Aussi éprouverai-je une vraie joie le jour où je quitterai ces abominables placers !"

Pendant cette conversation, le soleil s'était couché et la nuit tombait rapidement, comme il arrive dans les pays tropicaux où le crépuscule est à peine sensible. Le négociant se tourna vers ses employés et reprit en anglais, en élevant la voix :

" Allons ! messieurs, il est l'heure de fermer le store. Martinez, Tom et Landolf vont rester de garde ici, et s'ils n'ont pas les yeux bien ouverts jusqu'à mon retour, je saurai bien les en faire repentir... Pedro conduira le cheval de ce gentleman au bazar de vente et le recommandera de ma part à l'huissier Mac-Cullosh ; puis il ira retenir un logement pour le gentleman à l'hôtellerie du vieil Effingham... Quant à don Fernandez, il va prendre ses armes et m'accompagner à la banque où nous verserons la recette de la journée, selon notre habitude de chaque soir... J'espère, ajouta-t-il en s'adressant au vicomte, que vous voudrez bien m'accompagner aussi ; la banque est dans l'enceinte fortifiée que nous appelons le *camp* ; c'est là que résident la force publique et les autorités des mines ; je pourrai déjà vous présenter à certains fonctionnaires qu'il ne m'est guère possible de voir pendant le jour, car je ne saurais quitter mon bureau... Puis, je vous accompagnerai moi-même chez Effingham, où vous devez loger."

Pendant que Martigny remerciait le négociant de son obligeance, les employés s'étaient mis bruyamment en devoir d'exécuter les ordres du patron. On commença par rentrer les marchandises placées en étalage ; puis on ferma les portes et volets. De son côté, Brissot retirait d'un tiroir et alignait sur son bureau des piles d'or et d'argent qu'il versait dans des sacs, après les avoir comptées. Il y avait là des dollars américains, des guinées anglaises, des louis français, sans parler des piastres, des couronnes, des duros et des bourses remplies de poudre d'or. Tout en faisant sa cuisse, le

négociant disait d'un ton mélancolique à sa nouvelle connaissance :

" Jugez, monsieur, combien nous avons peu de sécurité dans cet affreux pays : chaque fois que j'ai opéré un versement à la banque, il me semble que c'est autant de sauvé, et que tout ce qui reste ici sera infailliblement volé ou brûlé quelques heures plus tard. Aussi n'aimé-je pas à garder chez moi des valeurs en numéraire, car en cas d'attaque... Mais j'y pense, ajouta-t-il en baissant la voix, vous-même n'avez-vous pas des valeurs qu'il serait prudent de mettre en dépôt à la banque ?

— Non, non, répliqua le vicomte en souriant, ou si j'en ai, je me crois capable de les défendre tout seul.

— Voilà bien la jeunesse ! vous ne savez pas, monsieur de Martigny, combien il se trouve à B\*\*\* de coquins rusés, audacieux, capables de tout ! Vous allez vivre forcément au milieu d'un fort vilain monde, et si l'on soupçonnait en votre possession ce diamant de douze mille dollars que ma femme et ma fille ont tant admiré...

— Chut ? dit le vicomte en posant le doigt sur ses lèvres et en promenant autour de lui un regard inquiet.

Mais tous les employés étaient encore occupés à fermer le magasin, et il n'y avait à portée d'entendre que le premier commis don Fernandez, qui rangeait d'un air indolent quelques marchandises. Martigny ne crut pas avoir sujet de s'alarmer, car don Fernandez ne comprenait pas le français.

" Comme vous voudrez, répliqua Brissot ; je vous ai prévenu ; le reste vous regarde."

Et il acheva philosophiquement de remplir ses sacs d'or et d'argent.

" Hum ! pensait le vicomte, en voyant cette forte somme qui représentait seulement la recette d'une journée, quoi qu'il arrive, mes douze mille dollars ne sont pas perdus... Si Clara refusait de me payer le prix de mon diamant, son père serait fort en état d'acquiescer la dette."

Et cependant il sentait son cœur se serrer en pensant que ce serait peut-être Brissot qui ferait droit à la signature de Clara.

Quelques instants plus tard, le négociant, escorté de Fernandez et de Martigny, tous deux le fusil sur l'épaule et le revolver à la ceinture, sortait du magasin pour se rendre à la banque.

## VII

## LE PIÈGE

Il n'entre pas dans notre cadre de raconter en détail la vie aux mines australiennes et de suivre le vicomte de Martigny dans ses débuts sur la terre d'or. Il nous suffira de dire que dès le lendemain de son arrivée, il se munit d'une de ces licences obligatoires alors pour tous les mineurs, et que, grâce à la recommandation de Brissot, il fut pourvu d'un terrain qu'on supposait riche en parcelles métalliques ; puis, après avoir acheté à son nouvel ami les outils indispensables, il s'installa bravement dans son claim et se mit à piocher, à laver, à tamiser le sol, avec l'ardeur que donne une foi vive dans le succès.

Cependant une semaine à peine s'était écoulée de puis son installation, qu'il entra un matin chez Brissot, la tête basse et la figure renversée. C'était l'heure des travaux dans les placers, et le store était vide d'acheteurs ; les commis mettaient de l'ordre dans les marchandises, tandis que le patron, descendu de son estrade, nous allions presque dire de sa forteresse, déjeunait sur un bout de comptoir, avec du pain dur et du saucisson moisi.

Martigny était connu maintenant des employés, qui continuèrent leur besogne ; il s'avança vers le patron et le salua en silence. Brissot cligna des yeux, et, après lui avoir indiqué un tabouret à son côté, il lui offrit un verre de vin, que l'autre accepta machinalement. Ils ne s'étaient encore rien dit, et pourtant ils semblaient se comprendre à merveille.

" Eh bien ! demanda enfin Brissot, la bouche pleine, ce que j'avais prévu est arrivé... vous n'avez pas éussi ?

— Non, répliqua le vicomte d'un ton sombre, en croisant les bras sur sa poitrine.

— Quand je vous disais !... Comme cela, vous ne trouvez ni nuggets, ni pépites, ni poudre, ni rien ?

— A force de travail, je recueille environ pour deux dollars par jour de poudre d'or, et comme je dépense six dollars à ma nourriture et à mon logement, vous voyez où cela peut me conduire. Une partie du prix de mon cheval y a passé déjà, et, quand je serai à bout de ressources, que deviendrai-je ?

— Bon ! vous avez "garde à carreau," comme on dit ; mais travaillez toujours ; votre claim peut devenir meilleur, vous finirez peut-être par rencontrer la veine.

— Je ne l'espère plus ; je suis arrivé au quartz, et mes outils se brisent sur cette pierre dure... aussi ai-je laissé mon trou à un pauvre compatriote qui s'en accommode tel qu'il est, et j'ai renvoyé à tous les diables et la pelle et le cruddle.

— Pourquoi n'achèteriez-vous pas à des mineurs dont la fortune est faite un de ces claims où l'or est encore abondant et où l'on a chance de s'enrichir en peu de temps ?

— Oui, mais on m'en demandera vingt ou trente mille dollars, et où les prendrai-je ?

— Allons donc ! Je sais bien que vous avez des ressources...

— Si j'ai des ressources, en effet, répliqua le vicomte avec impatience, je désire les conserver intactes, et je ne les risquerai pas dans une entreprise aussi hasardeuse.

— Que comptez-vous donc faire ?

— Ecoutez-moi ; une fois déjà en Californie j'ai éprouvé un désappointement de ce genre, et j'ai pourtant trouvé moyen de gagner plus d'or que certains mineurs favorisés. Je m'étais associé à un bon compagnon, habile chasseur comme moi, et nous courions les forêts pour tuer des cerfs et des oiseaux sauvages dont nous avions un excellent débit.

— Fort bien ; et vous voulez reprendre le métier de chasseur ? demanda Brissot.

— Pourquoi non ? Je suis habitué à la vie des bois, je tue un daim à cent pas ; je pourrais également atteindre un grand kangaroo, une outarde, ou même cette espèce d'autruche du pays, appelée émeu, dont la chair est dit-on très délicate. Si la venaison est prisée dans ce pays comme elle l'était là-bas, dans la Sonora, je ne tarderai pas à réaliser encore de beaux bénéfices."

Brissot, depuis son arrivée en Australie, avait acquis ce goût des spéculations hardies et en même temps cette sûreté, cette rapidité de coup d'œil, qui distinguent les spéculateurs du nouveau monde. Il réfléchit quelques secondes comme pour peser toutes les conséquences de ce projet ; puis il répondit avec assurance :

" Je comprends, mais... *mauvaise affaire* ! (on a vu déjà que le négociant affectionnait cette locution). D'abord les kangaroos sautent à merveille, et les émeus, aussi bien que les outardes, courent parfaitement, comme vous avez pu vous en apercevoir en traversant le *bush* ; vous n'auriez de chance pour le atteindre que si vous étiez encore muni d'un bon cheval, et vous avez vendu le vôtre. D'ailleurs, le gibier a été détruit à vingt milles autour de B\*\*\* par les mineurs désappointés comme vous, qui cherchaient dans la chasse un moyen d'existence, et il vous faudrait aller fort loin pour en trouver. Mais ce n'est rien encore ; en Californie, pays vierge et désert où tout manquait, la venaison était chose précieuse ; mais ici, où l'on rencontre à chaque instant des troupeaux de douze à quinze mille bœufs gras, de vingt ou trente mille moutons, où leur chair savoureuse et nourrissante est à un prix raisonnable, espérez-vous que la chair sèche et coriace du kangaroo et de l'émeu trouveront beaucoup de partisans et se vendront bien cher ? "

Ces observations étaient d'une grande justesse, et le vicomte baissa la tête avec découragement.

" Alors que diable faire ? " demanda-t-il.

Brissot haussa les épaules en silence et attaqua un morceau de fromage aussi dur et aussi sec qu'une bille d'acajou, un véritable fond de magasin.

" Monsieur Brissot, reprit enfin Martigny avec effort, je suis votre compatriote et je vous ai été recommandé par des personnes qui vous sont chères... Tout cela m'encourage à vous demander sans détours... si vous avez besoin d'un nouveau commis ? "

Le négociant, frappé de surprise, laissa tomber son morceau de fromage qui résonna comme un caillou sur le sol battu.

" Que dites-vous ? s'écria-t-il ; vous, monsieur le vicomte, un gentilhomme, un ancien dandy du boulevard Italien... "

— Pour Dieu ! laissons là ma vicomté et mes grands de l'autre monde," répliqua Martigny avec colère.

Brissot s'assura d'un coup d'œil que ses employés n'étaient pas à portée de l'entendre.

" Vous croyez donc, reprit-il en baissant la voix, que je paye de gros appointements à ces pauvres diables ? Vous vous trompez fort ; je les nourris, je les loge, et je leur donne seulement quelques dollars par mois. Quand je vins ici, au commencement de la découverte de l'or, j'amenai avec moi deux commis qui avaient appris le commerce dans ma maison à Dorling. C'étaient deux braves garçons sur lesquels je croyais pouvoir compter ; mais à force d'entendre parler de *nuggets*, de *pockets* qui enrichissaient tout le monde autour d'eux, ils perdirent la tête et finirent par abandonner pour travailler aux mines, comme les autres. Ils ont réussi tous les deux, car c'était le bon temps ; aussi l'un est-il retourné en Europe avec vingt mille dollars, l'autre a acheté une station contenant cinq à six mille têtes de bétail. Je suis donc resté presque seul dans mon store, pendant plus d'un mois ; cependant je ne me désespérais pas : je savais que j'aurais mon tour... "

— Vous comptiez sans doute sur les mineurs peu chanceux ?

— Comme vous dites ; bientôt en effet, il se présenta plus de commis que je n'en voulais, et ils me priaient à mains jointes de les prendre. L'un était si épuisé de piocher la terre, rude travail auquel il n'avait pas été habitué dès son enfance, qu'il crachait le sang à faire pitié ; l'autre était perclus de douleurs rhumatismales pour être demeuré trop longtemps dans l'eau du ruisseau ; un troisième, quand il vint me trouver n'avait pas mangé depuis deux jours... Que vous dirai-je si dures que fussent mes propositions, on ne songeait pas à les discuter. Je choisisais parmi les solliciteurs ceux qui avaient des connaissances commerciales et pouvaient parler certaines langues à nos pratiques de toutes nations ; je leur donnais de la nourriture et je les habillais, car ils étaient à peu près nus... Et voilà comment il se fait que mes employés ne me coûtent pas cher dans un pays où tout est à des prix exorbitants.

— Mais du moins vous aiment-ils ? demanda le vicomte avec amertume, et croyez-vous compter sur leur dévouement en cas de nécessité ?

— Je n'en sais rien, et la chose me paraît difficile, car vous connaissez notre proverbe français : " Notre ennemi, c'est notre maître. " Du reste, tous ont reçu quelque éducation dans leur pays, ce qui n'est pas une mauvaise garantie ; et même ajouta le négociant d'un petit air de fierté, don Fernandez, mon premier commis, a bel et bien le droit de porter le titre de marquis, de *marchese*, comme disent les Espagnols.

— Ils ne m'en inspire pas plus de confiance, répliqua Martigny, malgré ses manières obséquieuses, je le soupçonne d'être hypocrite et faux... Enfin, monsieur Brissot, vous possédez déjà un marquis parmi vos employés, voulez-vous avoir un vicomte ?

— C'est donc sérieux ? reprit Brissot en essayant vainement de couper avec son couteau son morceau de fromage ; mais encore une fois la position d'employé dans mon store est loin d'être brillante. Je tiens mes gens trop serrés : jamais de sorties... D'ailleurs, vous n'avez aucune idée du commerce, et vous ne pourriez sans doute vous astreindre à cette étude rebutante et minutieuse...

— J'arrive d'Amérique où tout le monde est bon à tout quand il s'agit de gagner de l'argent ; je le sais par expérience. Mettez-moi donc à l'épreuve, et je

m'engage, dans huit jours d'ici, à connaître aussi bien votre commerce que pouvaient le connaître vos anciens employés de la *Rose blanche*, rue Saint-Denis.

Le négociant se redressa tout à coup :

" La *Rose blanche* ! répéta-t-il ; vous savez donc qui a pu vous apprendre ?... "

— N'est-ce pas ainsi que Mme Brissot ou Mlle Clara a nommé devant moi votre magasin à Paris ?

— Répliqua le vicomte avec une simplicité fort bien jouée. Mais veuillez m'écouter, mon cher compatriote, ajouta-t-il d'un ton amical ; je désire reconnaître autant qu'il est en moi la généreuse assistance que j'ai trouvée auprès de vos dames comme auprès de vous. Or, suis épouvanté des haines et des colères dont vous ici l'objet. Je vous ai répété déjà les menaces de ces Mexicains auxquels, en arrivant à B\*\*\*, je m'adres par hasard pour connaître votre demeure ; depuis ce temps, dans les tavernes, dans les lieux publics, dans les claims, je n'entends que malédictions proférées contre vous et contre votre maison. Vous n'ignorez pas l'inimitié qui existe entre les marchands et les mineurs, inimitié qui, tôt ou tard, produira certainement une épouvantable catastrophe ; eh bien, de tous les marchands, vous êtes le plus odieux, le plus menacé par cette fureur populaire, dont, je vous le répète, l'explosion pourrait bien ne pas se faire attendre longtemps !

Brissot interrompit son déjeuner.

" Les choses en sont-elles à ce point, monsieur de Martigny ? demanda-t-il avec inquiétude. Mon Dieu je n'ai pas plus mérité que les autres marchands la colère des mineurs. Si je n'accorde pas de crédit, ce n'est pas souvent que je manque de confiance dans ceux qui m'en demandent : mais je veux être prêt à abandonner le commerce au moindre danger, et ne j'a être retenu ici une heure de plus par les longueurs d'une liquidation... Voilà pourquoi je vends tout le plus cher possible et au comptant... J'ai tant hâte de quitter ce pays maudit ! Cependant, je le quitterai seulement après avoir fait ma fortune, et il me faut encore... oui... trois ou quatre mois de succès pour atteindre ce but. Alors, je vendrai cet établissement et celui de Dorling, puis je me retirerai à Melbourne avec ma famille pour y jouir tranquillement du fruit de mes travaux... Trois mois sont bien vite écoulés, e quoi que vous en disiez, ces coquins de mineurs ne bougeront pas de sitôt ; ils crient, mais ils sont lâches et craignent beaucoup notre justice coloniale.

— J'ai le regret de ne pas partager cette opinion, monsieur Brissot ; il règne ici une fermentation de sinistre augure, et sans aucun doute l'explosion ne tardera pas encore trois mois. L'autorité est faible ; elle dispose seulement d'une centaine de soldats et de policemen, qui seraient incapables de lutter contre trente mille mineurs irrités par la souffrance et pour la plupart désespérés. Or, si la révolte éclatait, qui vous aiderait à vous défendre ? Aucun de vos commis n'aurait, j'imagine, l'énergie suffisante ; peut-être même certains d'entre eux feraient-ils cause commune avec vos adversaires. Moi, au contraire, je suis habitué à braver le danger ; je sais me servir de mes armes et j'estime trop peu la vie pour la ménager beaucoup quand il s'agit de protéger un ami... Acceptez mes services, et qui sait si plus tard je n'aurai pas droit à mon tour aux remerciements de vos charmantes dames, aux vôtres peut-être ? "

Cette manière habile de présenter les choses et d'intervertir le rôles, semblait mettre le négociant en défiance. Cependant, il ne pouvait se dissimuler qu'on disait vrai quant à la haine qu'il inspirait aux mineurs, quant à la lâcheté des commis, quant aux services que Martigny pourrait rendre dans un moment de crise. Aussi répliqua-t-il avec embarras :

" Je vous remercie, monsieur le vicomte ; mais vous n'aurez jamais occasion, je l'espère, de vous exposer pour moi. On verra facilement à bout des perturbateurs, et quand le shérif en aura fait prendre quelques-uns, les autres se tiendront tranquilles. D'autre part, comme vous n'avez aucune expérience du négoce...

— Cette expérience, je l'acquerrai promptement, je vous le répète... Et tenez, vous savez, Brissot, pour-

suivit Martigny d'un ton confidentiel, que je possède certaines économies ; pourquoi ne pourrais-je pas, lorsque vous abandonnez les affaires, acheter tout ou partie de votre fonds, devenir votre successeur ou votre associé ? Avec douze mille dollars on peut tenter quelque chose, et peut-être surgira-t-il un événement qui nous mettra bientôt l'un et l'autre en communauté de vues et d'intérêts."

Martigny avait un air mystérieux qui pouvait donner à penser. Toutefois, Brissot ne paraissait pas plus disposé à l'accepter pour associé que pour commis, quand un incident détourna son attention.

Un homme misérablement vêtu, à mine effrontée et exhalant une affreuse odeur de whiskey, venait d'entrer dans le store. C'était un de ces gaillards qu'on n'aimerait pas à rencontrer dans un endroit solitaire ; et le couteau, passé dans son lambeau de ceinture, témoignait que cette rencontre aurait pu n'être pas sans danger pour le promeneur paisible. Cependant les commis de Brissot, étant fort habitués à voir des gens de sombre apparence, l'un d'eux s'approcha de cet individu et lui demanda ce qu'il désirait. L'inconnu répondit en mauvais anglais, avec un accent espagnol, qu'il avait besoin de poudre à tirer, et aussitôt l'employé s'approcha d'un baril posé près de la muraille, où était renfermée cette dangereuse composition.

Or, le vicomte avait parfaitement reconnu dans l'acheteur de poudre un de ces Mexicains sinistres qu'il avait rencontrés en arrivant aux placers, et il se mit à examiner celui-ci à la dérobée, tandis que le patron achevait de déjeuner.

Le Mexicain, du reste, avait des allures bien capables d'inspirer le soupçon. Au lieu de suivre le commis et de s'assurer par lui-même, suivant l'habitude des acheteurs ordinaires, si l'on ne cherchait pas à le tromper sur le poids de la marchandise, il restait debout au milieu du store, observant avec un intérêt particulier les travées du plafond, l'épaisseur des clôtures de planches, la disposition des lieux. Bientôt le commis revint et lui apporta la quantité de poudre qu'il avait demandée. Le Mexicain sans même la regarder, dit avec distraction :

" Cette poudre ne me convient pas, donnez-m'en de la très grosse."

L'employé répondit qu'on n'en avait pas.

" Alors donnez-m'en de la très fine," répliqua flegmatiquement le singulier acheteur.

Comme on lui répondait encore qu'on n'avait qu'une seule espèce de poudre, il demeura un moment immobile et silencieux, inspectant toujours l'intérieur du store, et paraissait faire quelque calcul mental. Enfin, il s'aperçut de la défiance dont il était l'objet et reprit avec un grand sang-froid :

" Je n'ai pas de dollars... je n'ai pas de poudre d'or... Je n'ai rien ; mais je suis hidalgo, voulez-vous me faire crédit ?"

" La maison n'accorde crédit à personne," répliqua le commis, suivant la formule consacrée chez Brissot.

Et il retira prestement le paquet des mains de l'acheteur.

Le Mexicain ne put nullement s'offenser de ce refus auquel il s'attendait peut-être ; un sourire hautain se joua même sur ses lèvres flétries. Cependant il ne prononça pas une parole, toucha légèrement son sombrero délabré et sortit.

" Cette fois, monsieur de Martigny, dit Brissot dès que cet homme eut disparu, on ne pourra me blâmer d'avoir refusé crédit à un pareil chenapan. Dieu sait à quel criminel usage il voulait employer cette poudre, et certes ce n'était pas à tuer des outardes et des kangourous !"

Mais Martigny ne l'écoutait pas ; tout préoccupé, il saisit son chapeau, adressa au négociant un signe mystérieux et sortit à son tour.

Comme nous l'avons dit, le store de Brissot s'élevait sur une espèce de petit square ; mais, d'un côté, il était séparé des constructions voisines par une ruelle étroite. Arrivé sur la place, Martigny chercha inutilement des yeux le Mexicain ; ce fut seulement en passant devant la ruelle, qu'il le vit encore arrêté au pied de la muraille de planche et paraissant examiner

le store, à l'extérieur, comme il l'avait examiné à l'intérieur.

Martigny feignit de ne pas avoir remarqué sa présence et s'éloigna rapidement ; mais au bout d'une cinquantaine de pas, il fit halte et se cacha derrière une tente. Le Mexicain ne tarda pas à sortir de la ruelle, en regardant à droite et à gauche pour s'assurer qu'il n'était pas épié ; puis, satisfait sans doute de la solitude qui paraissait régner autour de lui, il se perdit dans le labyrinthe de baraques en toile et en bois qui formaient cette partie de la ville.

Alors le vicomte revint sur ses pas avec précaution, se glissa dans la ruelle et inspecta scrupuleusement la cloison.

Il n'aperçut d'abord rien de suspect. Les planches, quoiqu'elles fussent légères, étaient lisses, polies, parfaitement jointes. Cependant à l'entrée où il avait vu le Mexicain arrêté, il finit par distinguer des marques au charbon qui semblaient avoir été faites tout récemment. De plus, en poursuivant ses investigations, il découvrit un clou, à moitié enfoncé dans le bois ; ce clou étant à vis et fort aigu, il avait suffi de le faire tourner entre deux doigts pour qu'il eût pénétré sans bruit dans les voliges. Le fer en était neuf, brillant et n'avait pas subi encore l'action du grand air. Enfin les bavures de bois que la vis avait repoussées au dehors étaient toutes fraîches, et évidemment elles avaient été produites peu de minutes auparavant.

Martigny tint compte de tous ces détails et chercha dans sa tête quelle en était la signification.

" Les marques au charbon, passe encore ! murmura-t-il ; mais à quoi diable peut servir ce clou ?"

Après un moment de réflexion, il se frappa le front :

" J'y suis, pensa-t-il ; les marques sont visibles le jour ; mais, si l'on venait la nuit, cette pointe de fer serait plus facile à retrouver... Hum ! je commence à comprendre."

Il compta soigneusement les pas, à partir de l'endroit où étaient les marques jusqu'à l'extrémité du store, du côté de la place. Alors il rentra dans le magasin, et, en suivant la paroi intérieure, il compta le même nombre de pas. Il put s'assurer ainsi que le clou enfoncé dans les planches correspondait exactement à la portion de la cloison qui touchait le baril de poudre.

Brissot et les commis l'observaient du coin de l'œil, et en le voyant ainsi aller et venir sans cause apparente, ils étaient assez disposés à le croire fou. Le vicomte ne s'inquiéta pas le moins du monde de leur opinion : après avoir fait mentalement ses supputations, il s'approcha de Brissot et lui dit à voix basse :

" Que vous vouliez ou non, monsieur, je passerai la nuit prochaine, et peut-être trouverai-je l'occasion d'acquitter ma dette de reconnaissance envers votre famille et envers vous."

" Qu'est-ce donc ? demanda Brissot tout effaré ; serions-nous menacés de quelque danger ?"

" Peut-être ; mais, de grâce, affectez le calme le plus parfait, car on nous regarde et je soupçonne... Ce soir, à la chute du jour, je reviendrai avec mes armes. Jusque-là, pas un mot de moi et de mes soupçons à vos commis. Ne les laissez sortir sous aucun prétexte et veillez à ce qu'ils ne puissent causer en particulier avec personne : vous saurez pourquoi un peu plus tard."

Et Martigny voulut sortir.

" Mais du moins, demanda Brissot un peu pâle, ne pourriez-vous me donner une idée de ce qui se passe ?"

" Patience !" dit le vicomte en clignant des yeux. Et il quitta de nouveau le store à pas précipités.

## VIII

## LA DÉFENSE

Sur le soir, au moment où les commis fermaient le magasin, Martigny revint, se glissant le long des maisons, évitant le voisinage des lanternes qui s'allumaient çà et là, et prenant toutes les précautions imaginables pour ne pas être aperçu. Il repoussa le

mulâtre qui posait les derniers volets et s'introduisit furtivement dans le store.

Une seule bougie éclairait l'immense galerie qui ne recevait plus aucun rayon de jour extérieur. Autour de ce triste luminaire, on apercevait les préparatifs d'un dîner pauvre et frugal comme l'avait été le déjeuner. Les employés achevaient de vaquer à leurs occupations de chaque soir, tandis que le patron, la tête appuyée sur ses mains, demeurait plongé dans ses réflexions.

Quand Martigny se trouva dans la petite sphère lumineuse où les formes devenaient visibles, il fut facile de reconnaître qu'il était armé jusqu'aux dents ; son revolver et son couteau de chasse étaient passés dans sa ceinture et il tenait à la main son fusil double de gros calibre. Il s'approcha de Brissot qui s'était levé en le voyant et lui dit à voix basse :

" Vous n'avez pas quitté le store de la journée, n'est-ce pas ?"

" Non certes ; vous m'avez causé une telle frayeur que je n'ai pu me décider même à aller verser ma recette du jour à la banque suivant l'usage."

" Vous verserez deux recettes demain... Et aucun de vos employés n'a eu de communications avec le dehors, depuis la visite du Mexicain ?"

" Je ne les ai pas perdus de vue un instant, et ils n'ont pas échangé avec les acheteurs un mot de plus qu'il n'était strictement nécessaire pour les besoins de la vente."

" C'est à merveille."

" Eh bien ! mon cher compatriote, poursuivit le vicomte en élevant la voix et en employant la langue anglaise, il paraît que votre sommeil pourrait être troublé la nuit prochaine ; aussi ai-je pris la liberté de venir vous demander le gîte et le souper, afin de renforcer la garnison. Nous tâcherons de recevoir l'ennemi comme il faut !"

En parlant ainsi, Martigny observait les employés qui s'étaient rapprochés du patron ; mais leurs visages trahissaient seulement la surprise et l'inquiétude bien naturelles que devait leur inspirer une pareille annonce. Don Fernandez lui-même, ne paraissait ni moins surpris ni moins alarmé que les autres.

" Si vraiment vous pensez, monsieur de Martigny, que nous serons attaqués cette nuit par des malfaiteurs, pourquoi n'enverrais-je pas demander au shérif des soldats pour nous garder ?"

" C'est inutile ; nous voilà sept hommes bien armés et j'imagine que l'on essaiera d'employer contre nous la ruse plutôt que la force ; nous pourrions faire face à toutes les éventualités... Seulement, mon hôte, occupez-vous un souper un peu meilleur que vos repas ordinaires, car notre veille sera longue et peut-être aurons-nous besoin de montrer du courage d'ici à demain."

Tous les employés s'attendaient à ce qu'une pareille proposition fût repoussée avec indignation ; mais à leur grande surprise, Brissot s'exécuta sans hésiter. Il ordonna d'apporter un jambon et plusieurs boîtes de conserves qui ne semblaient pourtant avoir éprouvé aucune avarie ; enfin, il alla chercher lui-même, dans une caisse dont seul il avait la clef, deux bouteilles de vieux bordeaux et deux de champagne pour égayer le repas.

" Hum ! murmurait un des loustics de la bande, il faut que le patron ait bien peur !"

En un instant, le couvert fut mis ; et Martigny qui conservait toute sa présence d'esprit et toute sa gaieté, dit à demi-voix :

" Allons ! gentlemen, hâtons-nous. Le souper ne doit pas se prolonger plus que d'habitude, car on nous observe peut-être par quelque fente et le moindre changement dans les usages de la maison pourrait donner l'éveil à nos adversaires. A table donc ! votre patron vous régale pour la bravoure que vous aurez probablement occasion de montrer à le défendre."

Les employés ne comprenaient pas grand-chose à ces propos ; mais ils priaient fort le repas délicat étalé devant eux ; aussi ne se firent-ils pas prier pour fêter la bonne chère. Brissot lui-même, malgré ses inquiétudes, ne fut pas des derniers à attaquer plats et bouteilles. Mais c'était Martigny qui semblait être le

véritable roi du festin ; mangeant comme quatre et buvant comme six, il trouvait encore moyen d'égayer l'assistance. Il avait retenu, pendant ses longues pérégrinations, quelques bribes de toutes les langues et savait adresser à chaque convive de joyeuses facéties dans son idiome. Toutefois, il prenait soin que les rires ne pussent être entendus du dehors et réprimait promptement tout éclat de gaieté trop bruyante.

Bientôt, les provisions eurent disparu et les bouteilles furent vides. Le vicomte demanda encore qu'un petit verre de vieux rhum fût versé à la ronde, et peut-être en imposant cette libéralité à Brissot, avait-il plutôt le désir de régaler les pauvres commis, que de les rendre aptes à une défense désespérée ; car le repas fini, il dit tout à coup :

— A présent, gentlemen, il vous est permis de vous coucher sous vos comptoirs, et de faire un somme jusqu'à ce qu'on vous appelle. Seulement placez vos armes à portée de votre main, et tâchez de les retrouver aussitôt qu'elles deviendront nécessaires."

Ce nouvel ordre étonna fort les commis et ils regardèrent leur maître comme pour demander s'ils devaient en tenir compte. Brissot, dont un bon repas avait un peu relevé l'énergie, ne put cacher son impatience :

— Ah ça ! monsieur de Martigny, reprit-il, à quoi diable pensez-vous ? Sur votre prière, j'ai gorgé tous ces fainéants des provisions les plus coûteuses et les plus recherchées de mon magasin ; et voilà qu'au moment où je peux avoir le plus besoin d'eux, vous voulez les envoyer dormir ?

— Mais un simple appel suffira pour les éveiller... Ayez confiance en moi, mon cher Brissot, et vous n'aurez pas lieu de le regretter.

— Si du moins vous consentiez à m'expliquer...

— Quand nous serons seuls, je vous dirai tout."

Les employés, voyant que le patron ne s'opposait plus au désir du vicomte, gagnèrent leurs comptoirs où ils se couchèrent tout vêtus. Un seul ne se hâta pas de profiter de la permission : c'était don Fernandez, le premier commis. Il s'approcha du négociant et lui dit d'un ton mielleux en anglais :

— Si réellement vous redoutez une attaque pour cette nuit, monsieur, ne me permettez-vous pas de veiller avec vous et M. le vicomte ? Quant au dévouement envers mon excellent patron, je prétends ne le céder à personne !"

Brissot allait répondre, Martigny le prévint.

— Grand merci, señor don Fernandez, dit-il avec vivacité, mais votre dévouement est inutile pour le moment. Le danger dont nous sommes menacés n'est pas celui que vous pensez peut-être... A quoi croyez-vous que nous sommes exposés cette nuit ?

— Mais à quelque attaque de malfaiteurs, je suppose.

— Pas du tout, nous avons seulement à craindre de sauter et d'être envoyés, par le plus court chemin, dans le fin fond des nuages.

— *Demonio !*" répliqua Fernandez en pâlisant et en reculant d'un pas.

Le vicomte ne put se méprendre sur le sincérité de cette terreur.

— Décidément je me trompais, pensa-t-il ; ce garçon-là ne sait rien ; il a pourtant la mine d'un sournois, d'un scélérat même, si je suis aussi bon physionomiste qu'à l'ordinaire."

Il rassura les commis et le renvoya sous son comptoir comme les autres ; néanmoins don Fernandez n'obéit qu'avec une extrême répugnance et on l'entendit s'agiter longtemps encore après que les autres se furent endormis.

Demeuré seul avec le patron, Martigny lui dit d'un ton résolu :

— A nous deux maintenant, monsieur Brissot ; nous avons quelque chose à faire sans perdre de temps."

Et il remonta la galerie avec rapidité.

— Mon cher compatriote, demanda Brissot d'une voix tremblante en le suivant, ce que vous avez dit tout à l'heure à Fernandez est-il possible ? Serions-nous vraiment en danger de sauter, ce qui causerait non seulement notre mort à tous, mais encore la perte des marchandises contenues dans mon store et qui ont une valeur immense ?

— Le danger serait réel en effet, répliqua Martigny

en désignant le baril de poudre devant lequel il venait de s'arrêter, si vous ne me donniez un coup de main pour mettre ce mauvais voisin à une autre place."

Brissot ne se fit pas répéter l'invitation ; tous les deux, unissant leurs efforts, roulèrent le dangereux baril vers le centre du store où se trouvait une espèce de caveau destiné à tenir au frais certaines marchandises. Cette besogne achevée, le vicomte avisa dans un coin un baril de même grandeur et de même apparence.

— Que contient ceci ? demanda-t-il.

— Mais différentes espèces de graines, je crois."

Martigny s'assura du fait.

— Fort bien, reprit-il ; cette pacifique denrée n'est pas de nature très inflammable, c'est ce qu'il nous faut."

Ils roulèrent le baril de graines vers la cloison et le dressèrent exactement à la place et dans la position où était précédemment le baril de poudre.

— Là, dit le vicomte gaiement, cette fois je puis répondre que nous ne sauterons pas, à moins que la graine de navet et de moutarde n'ait des propriétés détonnantes tout à fait inconnues des savants... Mais ce n'est pas tout, il faut empêcher le brigand qui veut faire une omelette du store et de ses habitants et de revenir à la charge... Vous allez voir.

Il prit son fusil, s'assura que les deux coups étaient bien chargés ; puis s'emparant d'une échelle double qui servait pour atteindre les marchandises sur les rayons élevés, il l'établit en face du baril. Alors il appuya son fusil sur deux barreaux parallèles de l'échelle, visa un point du mur un peu au-dessus du tonneau de graines et fixa l'arme dans cette direction avec des cordes solides. Tout en travaillant il demandait au négociant :

— Quelle épaisseur ont les planches de la cloison ?

— Pas plus d'un pouce et elles sont d'un bois léger qui ne présente pas une grande résistance.

— A la bonne heure. Les balles coniques de mon fusil traversent à trente pas une planche de chêne de deux pouces d'épaisseur, avec autant de facilité qu'une feuille de papier... Bien, voilà notre batterie prête ; les sapeurs ennemis n'ont qu'à venir, nous leur donnerons la monnaie de leur pièce... Maintenant éteignons cette bougie dont la lumière pourrait être aperçue du dehors et attendons l'événement."

Deux sièges furent placés au pied de l'échelle, l'un pour Brissot, l'autre pour Martigny. Le vicomte s'assura qu'il retrouverait aisément dans l'obscurité la crosse du fusil braqué sur la cloison et qu'il pourrait se procurer instantanément de la lumière en cas de besoin. Ces dispositions prises, les deux amis s'assirent côte à côte et la bougie ayant été soufflée ils demeurèrent dans une obscurité complète.

Alors le négociant, qui, depuis plusieurs heures, grillait d'impatience de savoir la vérité, se pencha vers le vicomte et lui demanda de nouveau l'explication de sa conduite. Martigny, d'une voix qui ne s'élevait guère au-dessus d'un faible chuchotement, se mit à raconter comment il avait reconnu le matin dans l'acheteur de poudre un des Mexicains ennemis de Brissot, comment les allures de cet homme lui avaient paru suspectes, et comment enfin après l'avoir guetté dans la ruelle voisine, il avait fini par découvrir sur la cloison, précisément à la place qui correspondait au baril de poudre, des indications annonçant les intentions les plus criminelles.

— Quoi ! interrompit Brissot, est-ce donc sur de si faibles indices que vous m'avez causé cette terrible frayeur ?

— Dans mes voyages à travers la prairie américaine, répliqua tranquillement le vicomte, je me suis habitué aux ruses diaboliques des Peaux-Rouges ; et les coureurs des bois n'auraient pas eu besoin de tant d'indices pour éventer un complot. Mais je ne m'en suis pas encore tenu là ; aujourd'hui, après vous avoir quitté, je me suis rendu, en prenant mille précautions, au claim des Mexicains pour m'assurer si je ne retrouverais pas notre finaud d'acheteur de poudre. En effet, je l'ai vu qui causait chaleureusement avec les autres et semblait leur rendre compte de sa démarche. A la suite de cette conversation, ils ont quitté

leur travail et sont entrés dans un cabaret voisin où sans doute ils se préparent, en buvant des liqueurs fortes, à l'expédition projetée.

— Mais à supposer que vous ayez deviné juste quant aux projets de ces méchantes gens, d'où vous vient la croyance que le complot éclatera cette nuit ?

— La chose est évidente ; d'ici à demain, vous pourriez changer les dispositions du magasin, déplacer le baril de poudre, que sais-je ? Ces coquins se croient sûrs de réussir, ils n'attendent pas davantage ; avant le retour du jour, vous verrez si je me suis trompé."

Brissot ne répondit rien ; il réfléchissait, et ses réflexions, nous devons en convenir, n'étaient pas favorables à Martigny. Défiant par nature, il songeait que ce compatriote, qui se posait ainsi comme son défenseur contre des ennemis peut-être imaginaires, n'était en réalité lui-même qu'un aventurier dont le passé demeurait enveloppé de nuages. A la vérité, Martigny avait un immense mérite aux yeux du négociant, c'était la possession du fameux diamant de douze mille dollars ; mais ce diamant, lui, Brissot, ne l'avait jamais vu ; Martigny le tenait obstinément caché et semblait même éviter d'en parler. Peut-être les dames, crédules et ignorantes en pareille matière, s'étaient-elles laissé tromper par les supercheries d'un intrigant qui avait voulu surprendre leur confiance. Plus il méditait sur tout cela, plus il se sentait disposé à juger mal son trop obligeant défenseur. Le silence et l'obscurité aidant, il en vint peu à peu à se persuader que le seul ennemi qu'il eût à craindre en réalité, c'était Martigny, et à tout hasard il se tenait en garde contre une trahison possible.

Le vicomte ne paraissait pas se douter de ces soupçons outrageants. Il avait allumé un cigare et fumait, en cachant avec sa main l'étincelle lumineuse qui eût pu être aperçue du dehors par une fente. Seulement, comme la patience n'était pas sa vertu favorite, il s'agitait parfois sur sa chaise en étouffant un juron.

Plusieurs heures se passèrent ainsi. Un profond silence régnait maintenant dans la ville, et, n'eussent été quelques chants d'ivrogne attardé, quelques aboiements de chiens, ou même des coups de fusil tirés isolément, à longs intervalles, on eût dit que tout était endormi dans la colonie des chercheurs d'or. D'autre part, l'intérieur du store était plongé dans de profondes ténèbres ; le cigare de Martigny avait fini par s'éteindre, et les ronflements sonores qui partaient de tous les coins permettaient de croire que les sentinelles avaient elles-mêmes cédé au sommeil.

Enfin un bruit léger, qui se faisait du côté de la cloison, attira l'attention de Martigny. Le vicomte, après avoir écouté un moment, se pencha vers Brissot et lui dit très-bas :

— Entendez-vous, là près du baril ?

— Bah ! c'est un rat sans doute, répliqua Brissot de même ; la colonie est infestée de ces maudits animaux.

— C'est une tarière au moyen de laquelle on perce la cloison."

Le négociant prêta de nouveau l'oreille et reconnut en effet le craquement des fibres du bois sous l'action d'une vrille ou d'une tarière. On s'arrêtait par moment, de peur sans doute que la continuité du bruit ne donnât l'alarme. Alors Martigny et Brissot distinguaient un frôlement léger derrière les planches, et même des sons vagues qui semblaient provenir de voix humaines.

Après diverses interruptions, la tarière continua son office, et enfin un corps métallique vint frapper le pied du baril.

— La cloison est percée, murmura le vicomte ; maintenant c'est au tonneau lui-même qu'on va s'en prendre."

Il disait vrai ; bientôt la tarière se remit en jeu, et cette fois elle entamait les douves du baril. Elle les eût bientôt traversées à leur tour, et, quand on la retira, les graines commencèrent à tomber sur le sol.

— Je gagerais, dit Martigny gaiement, que les imbéciles prennent ces graines de navets pour de la poudre à canon, et qu'ils se félicitent déjà du succès de leur entreprise... Eh bien ! monsieur Brissot, êtes-vous suffisamment convaincu, maintenant, et faut-il enfin donner une leçon à ces coquins ?

ELIE BERTHET

(A suivre)